



COMMUNAUTÉ ECCLESIOLA

---

# Sans le Dimanche, nous ne pouvons vivre



CREST 2017

---

ACTES DE LA SESSION



# Communauté Ecclesiola



*Actes de la session*



## Sommaire

---

|  |         |
|--|---------|
| Prendre du temps pour vivre  | page 3  |
| Le geste du pain partagé   | page 4  |
| <i>Fr Gilles-Hervé Masson o.p</i>  |         |
| Un Temps pour le dimanche, prendre le Temps du dimanche                        |         |
| <i>Fr Daniel Attinger, moine de Bose</i>                                       |         |
| • Introduction : de la lettre morte à la parole vivante                        | page 7  |
| • Une Eglise en chemin accompagnée de la Parole                                | page 15 |
| • Le jour du Seigneur, un jour paradoxal                                       | page 16 |
| • Le dimanche, Jésus est vivant ! mais comment ?                               | page 22 |
| • Parole et sacrement, dons du dimanche pour persévérer dans la vie chrétienne | page 28 |
| • Une Pierre pour bâtir l'Eglise   | page 34 |
| Célébrer le mystère pascal, célébrer le dimanche                               | page 38 |
| <i>Fr Patrick Prétot o.s.b</i>   |         |
| Le dimanche, une responsabilité ecclésiale                                     | page 53 |
| <i>Fr Patrick Prétot o.s.b</i>   |         |
| Le dimanche, jour de l'Homme   | page 70 |
| <i>Gilles Rebêche, diacre</i>  |         |



## Prendre du Temps pour Vivre

*« Il est un royaume du temps ; là le but n'est pas d'avoir mais d'être; non pas de posséder, mais donner; non pas régner mais partager; non pas vaincre mais adhérer.<sup>1</sup> »*

Depuis le jour de la résurrection, les disciples du Christ n'ont cessé de se rassembler chaque Dimanche pour célébrer la Pâque, parfois même au péril de leur vie. Les Martyrs d'Abitène, au début du IV<sup>ème</sup> siècle ne dirent à leurs persécuteurs que ces quelques mots : « **Sans le Dimanche, nous ne pouvons vivre** ». Pouvons-nous faire nôtres ces paroles aujourd'hui ? Qu'est ce que le Dimanche ? Comment et pourquoi le Dimanche donne-t-il sens à notre vie ?

Notre époque « n'a plus le temps » : vite, il faut aller vite et les mutations sont rapides, profondes. En privilégiant la technique et l'efficacité, notre relation au temps est souvent blessée. Prendre soin de notre relation au temps, c'est apprendre à recevoir le Dimanche comme une source vive où l'écoute de l'Évangile, transfigure la vie des hommes et des femmes. C'est en cela que le Dimanche est un lieu d'humanisation. Si la célébration de l'Eucharistie en est le cœur, elle ouvre à un art de vivre qui signe la "différence chrétienne"<sup>2</sup> pour le bien de l'Homme. Cet art de vivre est une invitation à prendre le temps:

Prendre *le temps de lire*, méditer, se nourrir de la Parole de Dieu contenue dans les écritures (lectio divina), seul ou, mieux, avec d'autres : apprendre à scruter l'Évangile pour éclairer et consoler nos existences souvent blessées.

Prendre *le temps de prier*, d'abord ensemble dès le soir du samedi, dans nos églises ou nos maisons, en mémoire de la Veillée pascale. Se laisser toucher par la beauté du chant et la poésie des psaumes (liturgie des heures). Célébrer une bénédiction déployée, une liturgie domestique dans la convivialité d'une table, prémisses du Royaume.

Prendre *le temps d'accueillir*, de donner du temps aux autres, dans l'hospitalité en acte des générations entre elles, des plus jeunes aux plus âgés, dans les familles, les groupes, les communautés, qui sont autant de petites Églises attentives à renouveler leur amitié au plus pauvre.

---

<sup>1</sup> Abraham Heschel, *Les bâtisseurs du temps*, Les Éditions de Minuit, "Aleph", 1957, 212p.

<sup>2</sup> Enzo Bianchi, *La différence chrétienne*, Bayard Culture, "Envers du décor", 2009, 138p.

## Le geste du Pain partagé

*Fr Gilles-Hervé Masson o.p.*

Il n'est pas tout à fait indifférent que notre première célébration, au moment d'ouvrir ces quelques jours ensemble, soit une fête d'Apôtre en la personne de saint Barthélemy-Nathanaël. Ce sont peut-être « les hasards du calendrier », comme on dit, mais en l'occurrence cette circonstance a beaucoup à nous dire.

En effet, célébrer une figure apostolique c'est toujours être reconduit à ce qui fait tout le mystère et la singularité de ce que nous appelons l' « Église ». Les noms de quelques grands théologiens nous reviennent en mémoire qui ont médité sur l'Église, telle qu'on la mentionne dans le Credo – je pense notamment aux Pères de Lubac ou Congar mais aussi au moins connu Tillard (le premier jésuite et les deux autres dominicains). L'Église avec ses quatre "notes" : une, sainte, catholique et apostolique.

Je ne m'arrête que sur la quatrième "note" : apostolique. Lorsque l'on entend cette mention on peut songer à l'aspect institutionnel de l'Église dont on rappelle que les apôtres en sont les fondements et qu'ils sont ceux auxquels succèdent les évêques. C'est au titre de cette succession apostolique que les évêques détiennent légitimité et autorité pour conduire le peuple saint. On le voit, ce n'est pas rien que de rappeler cela. Mais il me semble que parler de l'Église apostolique invite à scruter un peu plus en profondeur -s'il est vrai, comme je l'ai dit en commençant que parler d'Église apostolique c'est désigner quelque chose qui relève du mystère profond de ce rassemblement singulier de croyants.

Pour plus de commodité, peut-être peut-on simplement poser la question : « qu'est-ce qu'un apôtre ? ». La réponse immédiate, obvie, est : c'est un envoyé, quelqu'un qui a une mission. Et c'est vrai mais il faut veiller à se souvenir que celui qui est envoyé est d'abord un disciple, c'est à dire quelqu'un qui est appelé par le Seigneur pour « être avec lui », « demeurer avec lui », « se mettre à son école ». S'il est vrai qu'un jour il est « envoyé » et devient alors « apôtre » cela ne signifie pas qu'il cesse d'être disciple, tant s'en faut ! En effet l'apôtre dûment muni de son ordre de mission ne se présente pas comme « maître » ou comme « sachant » il ne se présente jamais que comme témoin, toujours à l'école et au service de celui qui l'envoie.

Le mot important : témoin. L'apôtre ne pourra jamais faire autre chose que de témoigner d'une expérience : la sienne propre, celle qu'il aura faite aux côtés du Seigneur. Cette expérience c'est une vie-avec, au jour le jour : le suivre, marcher avec lui, l'écouter, voir les signes qu'il pose (rencontres, guérisons, multiplications des pains, repas avec des commensaux improbables, résurrections, etc). C'est aussi – et peut-être surtout – marcher avec lui jusqu'à Jérusalem, partager le dernier repas et vivre l'épreuve de la Passion, mort et résurrection. Force est de le dire, tout cela c'est faire l'expérience d'une incompréhension : tout au long des évangiles, nous voyons les disciples/apôtres ne pas saisir ce que Jésus leur dit ou leur donne à voir. Ils ne comprennent pas où il les emmène, sur quels chemins il les met. S'ils lâchent tout au seuil de la Passion c'est parce qu'ils ne comprennent rien à ce qui se passe. Il faudra toute la force des retrouvailles avec le Ressuscité pour qu'ils retombent sur leurs pieds, qu'enfin ils comprennent que tout se passait « selon les Écritures ». C'est à ce moment là seulement que leur cœur basculera et que la lumière y entrera. Comme Thomas, « cessant d'être incroyables ils deviendront croyants ».

Il y a un signe tout particulièrement dont l'apôtre est témoin : c'est le signe de l'Eucharistie. Et ce signe, à lui seul, contient en quelque sorte toute l'expérience apostolique. C'est si vrai, qu'on pourrait dire qu'être apôtre c'est essentiellement être témoin de ce geste. Sans doute au demeurant les apôtres ne se seraient-ils jamais permis de réitérer le geste du Seigneur si ce dernier n'en n'avait donné formellement l'ordre : « Prenez et mangez... Prenez et buvez... Faites ceci en mémoire de moi... ». Mais l'ordre était donné et le geste, dès lors s'imposait. Et c'est là que naît la tradition, comme saint Paul le décrit si bien dans le chapitre II de la première épître aux Corinthiens : « Pour moi, je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu... : le Seigneur, la nuit où il était livré prit du pain... ».

Mais chacun comprend alors que la Tradition n'est pas une « chose », comme un objet. Elle est plutôt un mouvement, une dynamique qui consiste à recevoir puis à transmettre. Et comment ne pas remarquer que ce geste de réception-transmission se concentre dans et porte essentiellement sur un autre geste : prendre le pain, le bénir et le partager. Car, une fois encore, le Seigneur n'a pas donné « quelque chose » à ses apôtres. Il n'a pas donné le pain seulement mais « le partage du pain », la « fraction du pain » selon une des désignations les plus anciennes de l'Eucharistie.

C'est peu de dire que ce geste est étonnant : lorsqu'il partage le pain le Seigneur se partage lui-même et livre sa vie – il n'est que de songer aux paroles qui accompagnent toujours le geste : « Ceci est mon corps... Ceci est mon sang... ». Et, en même temps qu'il invite ceux et celles qui le suivent à entrer dans la logique profonde de son geste à lui, il les invite aussi à inscrire dans leurs propres existences la logique de don et d'amour qui a présidé et préside à son offrande. De sorte que le geste d'offrande et de don du Seigneur et celui de l'assemblée des croyants ne font qu'un.

Durant cette session, c'est là-dessus très précisément que nous allons nous arrêter. Le dimanche c'est le jour source où nous posons ce geste si éminent et se dense de toute la geste du Christ et de son Église inséparablement. Le dimanche c'est le jour source, baptismal et eucharistique où nous retrempons nos vies dans l'expérience pascale de la Passion, mort et résurrection du Sauveur.

Pour le dire en d'autres mots, célébrer le dimanche c'est faire œuvre de Tradition, c'est à dire faire œuvre de vie, de transmission et de partage : se rendre attentif à ce que le Seigneur donne lorsqu'il se donne lui-même dans la Parole, le Pain partagé et la Coupe de bénédiction ; C'est aussi se rendre disponible à son appel lorsqu'il nous invite, nous ses disciples, à imprimer à nos vie la même logique de don et d'offrande qu'il a inscrite dans la sienne ; c'est enfin cultiver l'hospitalité pour que l'assemblée célébrante ne soit jamais un entre-soi clos mais au contraire un signe que tous et toutes sont « invités au festin de noces de l'Agneau ».



# Un Temps pour le Dimanche, prendre le Temps du Dimanche

Fr Daniel Attinger, moine de Bose

## **Introduction : De la lettre morte à la parole vivante (La lectio divina, Pâque de la Parole)**

Chers amis,

C'est pour moi une grande joie de pouvoir partager avec vous ces quelques journées de réflexion commune sur le sens du dimanche et sur la *lectio divina* comme instrument de redécouverte aussi de l'importance du dimanche pour notre vie chrétienne. J'ai donné à cette première rencontre un double titre qui en indique bien l'intention : « De la lettre morte à la Parole vivante ». Ce premier titre cherche à capter ce qui est en jeu dans la *lectio*, tandis que le second : « La Pâque de la Parole » indique, si je puis dire, la « couleur liturgique » de la *lectio* : la *lectio* est un événement pascal, proprement en ce sens qu'elle cherche dans la parole morte du texte écrit avec de l'encre sur du papier, celui qui est le Vivant, par excellence, Jésus Christ, la Parole même de Dieu.

Si le ou les titres sont alléchants, la mise en pratique est plus ardue, car – et cela est fondamental – la *lectio* n'est pas une méthode de lecture de la Bible à ajouter à toutes les méthodes que l'on peut connaître, mais comme nous le verrons une attitude.



### **Qu'est-ce que la lectio ?**

On utilise l'expression latine *lectio divina*, faite de mieux, pour la distinguer de trois autres manières de lire la Bible :

– L'exégèse : recherche technique visant à reformuler, dans la mentalité et le langage actuels, le dépôt de la révélation : histoire, culture, mentalité ; usage des techniques linguistiques, etc. ;

– La lecture *fondamentaliste* : le texte est en soi vérité divine ; il faut croire tout ce qu'il dit de la manière qu'il le dit ;

– La lecture *spirituelle* : en soi l'expression conviendrait à merveille pour parler de la *lectio* si elle n'avait pris, au cours du temps, une signification différente : au lieu d'être une attitude face à l'Écriture, c'est un type de littérature, comme les vies de saints, les méditations édifiantes, etc.

L'expression latine est en fait le calque de l'expression grecque équivalente qui se trouve, pour la première fois, chez Origène dans une exhortation à son disciple Grégoire le Thaumaturge qu'il enjoint à "s'appliquer à la *theia anagnôsis*" (SC 148, p. 192), littéralement à la "lecture divine", ce qui pour nous ne veut absolument rien dire. De quoi s'agit-il ? De rien d'autre que d'un héritage qui nous vient en fait de la tradition juive du *midrash*. Mais qu'est-ce que le *midrash* ?

L'expression typique de la lecture juive de l'Écriture s'inspire du texte que nous avons lu ce matin dans l'office des laudes.

*« Les lévites expliquaient la loi au peuple et le peuple restait debout sur place. Ils lisaient dans le livre de la Loi de Dieu, de manière distincte (ou peut-être : en traduisant [de l'hébreu en araméen]), en en donnant le sens, et ils faisaient comprendre ce qui était lu. Alors Néhémie le gouverneur, Esdras le prêtre-scribe et les lévites qui donnaient les explications au peuple dirent à tout le peuple : « Ce jour-ci est consacré au SEIGNEUR votre Dieu. Ne soyez pas dans le deuil et ne pleurez pas ! » – car tout le peuple pleurait en entendant les paroles de la Loi. Il leur dit : « Allez, mangez de bons plats, buvez d'excellentes boissons, et faites porter des portions à celui qui n'a rien pu préparer, car ce jour-ci est consacré à notre Seigneur. Ne soyez pas dans la peine, car la joie du SEIGNEUR, voilà votre force ! ». ... Alors tout le peuple s'en alla pour manger et boire ... et pour manifester une grande joie, car ils avaient compris les paroles qu'on leur avait fait connaître. » (Ne 8,7-12).*

Le *midrash* veut donner du sens au texte qui est lu en sorte qu'il suscite la joie de l'auditeur, ou – si l'on veut – qu'il devienne comme un repas où le peuple peut se réjouir en mangeant et en buvant.

Reprenant une expression que j'ai souvent entendue quand je vivais à Jérusalem, le *midrash* est une recherche (racine *darash*) dans le texte, mais une

recherche « amoureuse », basée sur la conviction que le texte biblique recèle la révélation de Dieu pour son lecteur, en tenant compte des trois éléments suivants :

– *Dieu parle le langage des hommes* → la lettre contient toujours moins que ce que Dieu entend nous dire ; il faut donc « augmenter » le texte. C'est le texte même de l'Écriture qui nous y invite. Pensez par exemple à la parole du Psaume 62 :

*« Dieu a dit une chose, j'en ai entendues deux :  
à Dieu la force, et à toi, Seigneur, la fidélité ;  
et tu rends à chacun selon ses œuvres. » (Ps 62, 12-13)*

Ainsi donc, alors que Dieu ne dit qu'une seule parole, le psalmiste en entend deux, et quand il les transcrit, elles sont trois !!!

Un autre texte de l'AT illustre bien cette multiplication de la parole de Dieu :

*« Ma parole ne ressemble-t-elle pas à ceci : à un feu – oracle du SEIGNEUR –, à un marteau qui pulvérise le roc ? » (Jr 23:29)*

Qu'est-ce à dire ? Sinon que celui qui aborde l'Écriture pour y chercher la Parole de Dieu, est comme celui qui martèle le rocher avec un marteau : le rocher n'est qu'égratigné et pourtant de lui jaillissent des centaines d'étincelles qui sont comme des fragments enflammés de paroles divines. Et pourquoi sont-elles enflammées ? Parce que, sur le Sinaï la parole de Dieu s'est manifestée au milieu du feu et de la foudre des éclairs ! (comme je le rappellerai sous peu).

– Cette augmentation ne saurait être une amplification arbitraire ; elle ne peut advenir que dans la conviction de *l'unité de l'Écriture*, reflet de l'unicité de Dieu → éclairage d'un texte par d'autres textes.

Un merveilleux exemple : Gen 22,5 :

*Demeurez ici, vous, avec l'âne; moi et le jeune homme, nous irons là-bas pour nous prosterner; puis nous reviendrons vers vous.*

Ce texte fait doublement problème : d'une part Abram ment car il sait pertinemment qu'il reviendra seul auprès de ses serviteurs, puisqu'il va là-haut pour l'offrir en sacrifice. D'autre part, le texte ne dit pas « nous irons là-bas », mais « nous irons jusqu'à ainsi ». Alors : Gen 15.5 :

*Dieu dit à Abram : « Contemple le ciel, compte les étoiles si tu peux les compter » ; il ajouta : « Ainsi sera ta descendance ».*

C'est la réalisation de cet « ainsi » qu'Abram veut aller voir sur la montagne avec son fils ! Pour ces éclairages d'un texte par d'autres, les textes parallèles, souvent signalés en marge de nos Bibles actuelles, sont très utiles, mais il ne faut pas se contenter de ces seules références ; un autre instrument : les

*Concordances* ; mais en fait le meilleur instrument est la mémoire : un texte m'en rappelle un autre qui l'illumine... Seulement que, pour pouvoir se rappeler de tel ou tel texte, il ne faut pas seulement l'avoir lu, mais le mettre en mémoire, ce qui aujourd'hui ne va plus de soi, d'autant plus que notre mémoire défaille toujours plus devant les multiples mémoires virtuelles que nous propose l'informatique moderne. Parler de « mémoire » signifie se faire violence, se forcer à apprendre quelque chose par cœur. Mais, et Jésus lui-même nous le rappelle :

*Le Royaume des cieux est assailli avec violence ; ce sont les violents qui l'arrachent (Mt 11,12).*

Violence, donc ; non pas violence contre les autres, mais contre soi-même ! La *lectio* devient ainsi une lecture infinie...

– Cette lecture enfin ne saurait aller dans n'importe quel sens ; elle se fait *dans le cadre de la tradition* : la communauté (la mémoire communautaire) est le garde-fou de cette lecture. Un père de l'Église exhortait à lire l'Écriture « sur les genoux de l'Église ». Ainsi cette lecture reste-t-elle balisée par l'enseignement de l'Église tel qu'il est exprimé en condensé, par exemple, dans le credo.

J'ai parlé de *midrash*, peut-être faudrait-il préciser, car il y a deux types de *midrashim*. La *lectio* ne correspond pas tant au *midrash halachique*, dont le but principal est de déterminer le comportement qui découle d'un texte ou d'un précepte ; elle correspond plutôt au *midrash aggadique* qui vise à donner du goût au texte lu.

On pourrait encore exprimer la tâche de la *lectio*, d'une autre manière, en relation avec la révélation de Dieu sur le Sinaï (Ex 19-20) :

– La révélation du Sinaï advint en trois temps :

- il y a d'abord *la voix* : Ex 19,16.19 : “Le troisième jour au matin, il y eut des voix, des éclairs, une nuée pesant sur la montagne et la voix d'un cor très puissant; ... tout le peuple trembla ... La voix du cor s'amplifia: Moïse parlait et Dieu lui répondait par la voix (la TOB ajoute: “du tonnerre”) ;
- puis *les Dix paroles* (Ex 20,1) : “Et Dieu prononça toutes ces paroles”, les “dix commandements” (Ex 20,1-17), compris comme paroles dites par Dieu alors que tout le peuple est au pied du Sinaï ;
- viennent enfin *les 613 préceptes* : résumé théologique de tous les préceptes (365 préceptes négatifs et 248 positifs) contenus dans la révélation du Sinaï (d'Ex 20 à la fin du livre du Dt).

On pourrait dire que Dieu a comme subdivisé sa Parole divine unique en une multiplicité de paroles que le peuple entend de la bouche de Moïse. C'est ainsi que Dieu a parlé le langage des hommes.

– La *lectio* vise alors à recomposer le puzzle : à partir des multiples paroles des Écritures, tenter de retrouver, en les combinant les unes aux autres, la voix de Dieu, sa Parole qui, pour nous chrétiens, n'est autre que Jésus Christ lui-même, Parole de Dieu, car c'est lui qui, du début de la Genèse à la dernière ligne de l'Apocalypse, s'adresse en fin de compte à nous. Les rabbins disaient que chaque verset de la thora parle de la résurrection (en polémique contre les sadducéens) ; pour notre part, nous pouvons dire : chaque verset de l'Écriture parle du Christ !

*Note : Jn 8,56 : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon Jour : il l'a vu et il a été transporté de joie » ; Jn 5,46 : « Moïse, ... c'est à mon sujet qu'il a écrit » ; ou encore en Jn 12,41, l'évangéliste écrit qu'« Ésaïe a dit cela parce qu'il a vu [la] gloire [du Christ] et qu'il a parlé de lui ».*

En grandes lignes, tel me semble être le but de la *lectio*. Le problème est alors celui de la pratique.



## **Pratiquer la lectio**

Ces derniers temps, on parle beaucoup de la *lectio* comme d'une "méthode" qu'il suffirait d'appliquer. Je m'oppose fermement à cette manière de voir : la *lectio* n'est pas une méthode ; c'est une attitude face à l'Écriture : celle, précisément de cette « recherche amoureuse ». Pour y parvenir, il ne suffit pas de dire : point 1, point 2, point 3, et le tour est joué ! Certes, et Origène le faisait déjà, on peut relever certains aspects, mais à eux seuls ils ne font pas la *lectio* : il n'y a pas de méthode en amour ! Il n'y a pas d'autre méthode de la *lectio* que celle qu'inspire de Saint-Esprit.

Revenons donc à Origène : que dit-il ?

*« Applique-toi principalement à la lecture des divines Écritures. Nous avons besoin de beaucoup d'application lorsque nous lisons les écrits divins, de peur de prononcer quelque parole ou d'avoir quelque pensée trop téméraire à leur sujet. En t'appliquant à les lire avec l'intention de croire et de plaire à Dieu, frappe, dans ta lecture, à la porte de ce qui est fermé, et il t'ouvrira le Portier dont Jésus a dit : « À celui-là le portier ouvrira » (Jn 10,3). En t'appliquant à cette 'divine lecture', cherche avec droiture et avec une confiance inébranlable en Dieu le sens des divines Écrits, caché au grand nombre. Ne te contente pas de frapper et de chercher, car il est absolument nécessaire aussi de prier pour comprendre les choses divines. C'est pour nous y exhorter que le Sauveur a dit non seulement : « Frappez et l'on vous ouvrira », et : « Cherchez et vous trouverez », mais aussi : « Demandez et l'on vous donnera » (Mt 7,7 et Lc 11,9) » (ORIGÈNE, Lettre à Grégoire le Thaumaturge, SC 148, 192).*

Dans la tradition latine, le grand texte de référence pour la *lectio* est celui de Guigues II le Chartreux (un moine du XII<sup>e</sup> siècle) qui, exploitant ce même verset de l'Évangile, le commente ainsi :

*« Demandez l'Esprit, vous recevrez la capacité de lire ; cherchez dans la lecture, vous trouverez par la méditation ; frappez dans la prière et vous entrerez dans la contemplation . » [GUIGUES II, Lettre sur la vie contemplative (L'échelle des moines). Douze méditations. SC 163].*

Commentons brièvement :

– « Demandez l'Esprit, vous recevrez la capacité de lire ». Tout commence dans la prière et l'invocation de l'Esprit. L'Esprit n'a pas agi seulement sur l'écrivain biblique quand il écrivait, ou sur l'Église quand elle fixait les livres « canoniques » ; il doit agir encore aujourd'hui pour que du texte 'mort' surgisse le Christ vivant ! Mais il doit agir aussi sur nous, pour provoquer en nous docilité, détachement des préoccupations, attention. La difficulté de l'invocation du Saint-Esprit : qui sait ce qu'il me fera faire ?

– « Cherchez dans la lecture, vous trouverez par la méditation ». Ici, quelques remarques : 1) prendre son temps ; 2) un lieu (rappelons-nous Mt 6,6 : « Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus retirée, verrouille ta

porte et adresse ta prière à ton Père qui est là dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra ») ; 3) que lire ? (lectionnaire – *lectio continua*). Puis : 1) *lire* (en hébreu, lire = « crier ») : chaque mot doit être non seulement vu, mais prononcé pour que tout notre être, yeux, bouche et oreilles, soit impliqué ; 2) *méditer* : non pas laisser aller ses propres pensées n'importe où, mais réfléchir sur le texte : il y a des phrases difficiles, j'en examine la construction ; tel texte me rappelle tel autre, je le relis en cherchant s'il illumine mon texte ; dans cette phase il peut être aussi utile de s'aider de quelques commentaires, tout en nous souvenant qu'il ne s'agit pas de faire une exégèse scientifique, mais d'écouter une voix qui aujourd'hui s'adresse à moi... Or cette parole, moi seul peux l'écouter puisqu'elle m'est destinée ; enfin faire mémoire : fixer l'un ou l'autre verset dans sa mémoire pour les faire resurgir au long de la journée.

*NOTE. Le problème n'est pas de parvenir à un résultat concret, à une décision à prendre ; il s'agit bien plutôt d'« habiter » la Parole ; alors la Parole fait sa demeure en nous et devient agissante en nous. Par exemple, il peut arriver qu'un texte ne nous rien ... cherchons à le mettre en mémoire, car un jour viendra, peut-être, où ce texte nous parlera. La grande tradition monastique rappelle cette parole de Macaire, moine du désert d'Égypte, qui disait : « Soyez contents de tout ce que vous pouvez comprendre et cherchez à le mettre en pratique ; alors ce qui reste caché sera révélé à votre esprit.*

– Enfin « frappez dans la prière et vous entrerez dans la contemplation ». Parvenu à ce point de la *lectio*, on est presque naturellement jeté dans la prière. Certes, toute la *lectio* est prière, mais ici elle se fait plus forte, car on se trouve aux pieds du Seigneur qui me parle et à qui je réponds. Il n'est pas dit que cela se fasse facilement ; « frappez », dit le texte ; cela nécessite violence, violence aussi contre son propre moi qui refuse, le plus souvent, de se plier devant celui qui est son Seigneur. Mais, si l'on persévère dans cette frappe, on se rend compte qu'en réalité c'est le Christ lui-même qui, depuis longtemps, frappait à notre porte fermée ! N'est-ce pas ce que le Christ annonce à l'Église de Laodicée, la pire des Églises (!) :

*« Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la cène avec lui et lui avec moi. » (Ap 3,20)*

Mais la Parole n'est-elle pas dite pour qu'on la mette en pratique ? Certes ! Toutefois, au terme de ce parcours, on se rend compte que ce n'est en fait pas moi qui peux mettre en pratique la Parole ; seul le Seigneur le peut en moi ; si vraiment, dans la *lectio*, j'accueille le Christ, c'est en fin de compte lui qui finit par

à mettre en pratique la parole qu'il m'adresse, sinon cette Parole se retourne contre moi pour me consumer, comme cela arrivait à Jérémie :

*« Chaque fois que j'ai à dire la Parole, je dois appeler au secours et clamer : « Violence, répression »... Quand je dis : « Je n'en ferai plus mention, je ne dirai plus la Parole en Son nom », alors elle devient au-dedans de moi comme un feu dévorant... Je m'épuise à la contenir, mais je n'arrive pas. » (Jr 20,8-9)*

Il en va de toute Parole de Dieu comme de l'Évangile lui-même :

*« c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec. » (Rm 1,16)*



## **I. Une Église en chemin accompagnée de la Parole (Introduction sur Lc 24,13-34)**

Cet après-midi, vous lirez en groupes le texte archiconnu des disciples d'Emmaüs. Que nous le connaissions fort bien est un handicap qui risque de nous faire lire le texte en vitesse (« de toute façon, je connais l'histoire... »), et donc en fait de ne pas le lire du tout. Pour combattre ce handicap, je vous propose quelques éléments qui peuvent en favoriser une lecture attentive et permettre peut-être d'en tirer quelques enseignements inattendus.

Quelques questions au fil de la lecture :

Y a-t-il un sens au fait que Luc précise que les voyageurs sont deux, et pourquoi n'attribue-t-il qu'au seul Cléophas un nom ? Quel nom donneriez-vous à son compagnon ?

Quelle idée les deux compagnons – et pas seulement Cléophas ! – se font-ils de Jésus ?

« Commencant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait » ; quels textes Jésus a-t-il pu citer pour expliquer que c'était bien ainsi que les choses devaient se passer ?

Que rappelle l'association faite par ce texte d'un temps d'écoute d'une explication de l'Écriture donnée par Jésus suivi d'un partage du pain qu'il a lui-même béni, rompu et donné ?

Pourquoi Jésus devient-il invisible au moment même où les disciples, qui ont reçu le pain que Jésus leur donne, le reconnaissent ?

Selon vous, pourquoi au moment où les deux disciples arrivent à Jérusalem pour annoncer qu'ils ont vu le Ressuscité se font « voler la parole de la bouche » par les Onze qui proclament, avant eux : « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon ».

Pourquoi disent-ils que Jésus est apparu à Simon, alors que Luc n'en dit rien et que soit l'évangile de Mt soit celui de Jean affirment que Jésus est apparu en premier lieu à Marie Madeleine (et à ses compagnes).

Enfin, dernière indication : je vous propose pour ce texte le titre suivant : « Une Église en chemin accompagnée de la Parole ». En quoi ce titre constitue-t-il une sorte de clé de lecture du récit des pèlerins d'Emmaüs ?

## II. Le jour du Seigneur, un jour paradoxal (lectio sur Ex 33-34)

Ce matin, je voudrais réfléchir avec vous sur le sens du dimanche pour notre vie chrétienne. Nous savons tous que le Décalogue, les Dix paroles prononcées par Dieu sur le Sinaï ne contiennent pas de commandement relatif au dimanche, mais une parole, même très développée, sur le *shabbat* :

*« Que du jour du sabbat on fasse un mémorial en le tenant pour sacré. Tu travailleras six jours, faisant tout ton ouvrage, mais le septième jour, c'est le sabbat du SEIGNEUR, ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, pas plus que ton serviteur, ta servante, tes bêtes ou l'émigré que tu as dans tes villes. Car en six jours, le SEIGNEUR a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le SEIGNEUR a béni le jour du sabbat et l'a consacré. » (Ex 20,8-11)*

Alors, que se passe-t-il ? C'est très simple, on adapte le texte. Au lieu de parler du *shabbat* et du septième jour, on parle des jours de fête ! On dit, par exemple : « Souviens-toi du jour de repos, pour le sanctifier. Tu travailleras six jours ... mais le septième jour est le jour du repos ». Ainsi, le dimanche devient le septième jour, celui du repos, alors qu'en réalité, c'est le premier jour, le « jour Un » (Gen 1,5) ! Le dimanche n'est pas un *shabbat* déplacé d'un jour ! Et le Catéchisme de l'Église catholique a raison de souligner que le commandement concerne le *shabbat*, tandis que le dimanche est « l'accomplissement du sabbat » :

N° 2168. Le troisième commandement du Décalogue rappelle la sainteté du Sabbat : « Le septième jour est un sabbat ; un repos complet consacré au Seigneur » (Ex 31,15) ...

N° 2175. Le Dimanche – accomplissement du Sabbat – « Le Dimanche se distingue expressément du Sabbat auquel il succède chronologiquement, chaque semaine, et dont il remplace pour les chrétiens la prescription cérémonielle (?). Il accomplit, dans la Pâque du Christ, la vérité spirituelle du sabbat juif et annonce le repos éternel de l'homme en Dieu. Car le culte de la loi préparait le mystère du Christ, et ce qui s'y pratiquait figurait quelque trait relatif au Christ. » (cf. 1 Cor 10,11)

Il est, je crois, très important de redécouvrir le dimanche comme « jour Un », ou comme « huitième jour », c'est-à-dire comme jour qui proclame qu'il y a un au-delà du *shabbat*.

Une histoire juive nous permet de capter une première dimension du dimanche :

*Tous les shabbat, la communauté juive d'une petite ville de Pologne se réunissait fidèlement pour célébrer la fête. Il y avait l'office du vendredi soir où l'on se réjouissait de la venue du*

*shabbat, acclamé comme la fiancée qui arrive pour les noces. Le matin il y avait la grande lecture de la torah (qui est lue entièrement chaque année en grandes sections hebdomadaires de six ou sept chapitres). Enfin, le soir, on terminait le shabbat et l'on prenait congé de lui. Alors le rabbin de la communauté se levait, allait vers l'une des fenêtres de la synagogue, l'ouvrait et humait l'air... puis, d'un air un peu triste, se tournait vers la communauté et disait : « Nous sommes retombés dans le temps ordinaire ; peut-être sera-ce pour la semaine prochaine ? ».*

Qu'attendait donc ce rabbin ? Le temps messianique, car selon la tradition juive, le temps messianique arrivera quand, à la fin d'un *shabbat*, on constatera que c'est encore *shabbat* ! Le *shabbat* est donc pour les juifs l'anticipation des temps messianiques, c'est un jour à part durant lequel le temps de Dieu fait irruption dans le temps des hommes. C'est pourquoi le *shabbat* est la plus importante des fêtes juives et la seule qui ne soit pas fixée par les hommes. S'il en est ainsi, il est inconcevable que l'on se permette de déplacer d'un jour le « temps de Dieu » !

Le dimanche, fête des chrétiens, doit donc être articulé sur le *shabbat*, fête prescrite par le Seigneur. C'est ce que nous fait comprendre l'événement de Pâques. Après la mort de Jésus sur la croix, la communauté des disciples de Jésus a observé le *shabbat*. À vrai dire, on ne sait pas grand-chose des disciples qui se sont évanouis dans leur déception et dans leur peur. Mais Luc souligne que les femmes « observèrent le repos du *shabbat* selon le commandement » (Lc 23, 56). Pour elles, l'observance du *shabbat* était plus importante que l'achèvement des rites funéraires sur Jésus. Jésus mort pouvait attendre ... le *shabbat* non ! À peine le *shabbat* est-il passé, les femmes accourent au tombeau pour terminer la mise au tombeau de Jésus. Mais, ô stupeur, le corps de Jésus n'est plus là. Je reviendrai cet après-midi sur l'événement de la résurrection du Christ. Pour l'instant je me contente de remarquer que les femmes accourent au tombeau car on est retourné dans le temps ordinaire – celui qui est marqué par le travail : elles viennent accomplir une œuvre en faveur du corps de leur maître assassiné – et voici qu'elles se trouvent devant un temps nouveau, le temps du Ressuscité ; c'est le *shabbat* éternel attendu au terme d'un *shabbat* hebdomadaire ! Elles sont entrées dans le temps messianique et il faut au plus vite l'annoncer aux Douze... puis au monde entier. C'est cela le dimanche !

Mais qu'est-ce qui caractérise le dimanche, par rapport aux autres jours de la semaine ? Si, par l'événement pascal, nous sommes entrés dans le temps messianique, celui qui est tout entier *shabbat*, pourquoi y a-t-il encore un lundi, un mardi, etc. ? Chose curieuse, le français, comme d'autres langues occidentales, a donné aux jours de la semaine des noms empruntés au

paganisme romain : lundi est le jour de la Lune, mardi, celui de Mars, mercredi, celui de Mercure, jeudi, celui de Jupiter, et vendredi, celui de Vénus. Seuls le samedi et le dimanche ont échappé à cette paganisation. Le samedi substitue le jour de Saturne des Romains, mais n'est plus jour de Saturne ; « samedi » dérive en effet de *sambaton*, variante du grec *sabbaton*. Samedi est donc bien toujours le *shabbat* juif ! « Dimanche », quant à lui, dérive de *dies dominicus*, « Jour du Seigneur ».

Quand nous pensons au jour du Seigneur, nous pensons immédiatement au jour où le Seigneur est ressuscité. C'est aller trop vite ! L'AT est en effet rempli de l'expression « Jour du SEIGNEUR » (*Yom YHWH*). Si Jésus est ressuscité un dimanche, ce n'est pas seulement parce que ce jour suivait un *shabbat*, mais parce que là s'accomplissait le *Yom Adonay* de l'AT.

Qu'est donc, pour l'AT, le « Jour du SEIGNEUR » ?

C'est essentiellement un jour qui fait peur ; c'est le jour terrible du Jugement dernier :

*« Poussez des cris de deuil ! Il est proche, le jour du SEIGNEUR ; comme la dévastation... C'est pourquoi tous les bras retombent et chacun voit fondre son courage. Ils ... se tordent comme une femme en travail... Voici que vient le jour du SEIGNEUR, implacable, et le débordement d'une ardente colère qui va réduire le pays à la désolation et en exterminer les pécheurs. » (Is 13,6-9)*

Avant lui, le prophète Amos avait annoncé, lui aussi :

*« Malheureux ceux qui misent sur le jour du SEIGNEUR ! A quoi bon ? que sera pour vous le jour du SEIGNEUR ? Ténèbres et non lumière. C'est comme un homme qui fuit devant un lion et que l'ours surprend ; il rentre chez lui, appuie la main au mur, et le serpent le mord. Ne sera-t-il pas ténèbres, le jour du SEIGNEUR, et non lumière, obscur, sans aucune clarté ? » (Am 5,18-20)*

De son côté, Sophonie s'écrie :

*« Silence devant le Seigneur DIEU ! car le jour du SEIGNEUR est proche... Il vient en grande hâte. On criera amèrement au jour du SEIGNEUR, le brave lui-même appellera au secours. Jour de fureur que ce jour-là, jour de détresse et d'angoisse, jour de désastre et de désolation, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuée et de sombres nuages, jour de sonneries de cor et de cris de guerre contre les villes fortes et contre les hautes tours d'angle. Je jetterai les hommes dans la détresse, et ils marcheront comme des aveugles, car ils ont péché contre le SEIGNEUR. Leur sang sera répandu comme de la poussière, et leurs tripes comme des ordures. » (Sof 1,7.14-17)*

Le Jour du Seigneur fait peur... C'est ce qu'on a voulu inculquer à tout prix aux chrétiens occidentaux. Il fallait les terroriser pour qu'ils se reconnaissent pécheurs, viennent se confesser et reçoivent l'absolution, au moment même où le clergé exerçait un contrôle sur eux et sur leur conscience. Pensez aux multiples représentations, dans les églises occidentales, du Jugement dernier, avec l'évocation de toutes les peines de l'enfer. On a malheureusement

inculquer non la crainte du Seigneur, au sens biblique du terme, mais la peur devant un Dieu épouvantail... et l'on a ainsi éloigné les chrétiens de la vie ecclésiale. Tant qu'ils avaient peur, ils venaient à l'église, mais maintenant qu'ils ont compris que les choses n'étaient pas exactement ce qu'on leur faisait croire, ils ont compris qu'on cherchait à les maintenir sous tutelle, comme des enfants !

Mais telle n'est pas la dimension principale du « Jour du SEIGNEUR » ! Pour la Bible le Seigneur n'est pas un épouvantail ! J'aimerais alors évoquer avec vous deux textes, de l'AT encore, qui nous feront mieux comprendre qui est ce SEIGNEUR de la foi juive et chrétienne.

### **Une parole dite à Moïse : Ex 33-34**

Le premier texte se réfère à un moment de crise dans la vie de Moïse. Juste après l'épisode du veau d'or, qui a provoqué une très violente réaction du Seigneur et l'ardente colère de Moïse, Moïse se retire sur la montagne, fortement déprimé, et s'adresse à Dieu pour lui dire : « Fais-moi voir ta gloire ! » (Ex 33,18). Dieu lui répond que c'est impossible, car « l'homme ne saurait me voir et vivre » (v. 20). La vision de Dieu fulmine celui qu'elle rejoint. Toutefois Dieu propose à Moïse une sorte de compromis :

*« Voici un lieu près de moi. Tu te tiendras sur le rocher. Alors, quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et, de ma main, je t'abriterai tant que je passerai. Puis j'écarterai ma main, et tu me verras de dos ; mais ma face, on ne peut la voir. » (vv. 21-23)*

Cette parole de Dieu n'entend pas nous révéler que Dieu a des bras, une main, des épaules et un dos, mais bien qu'on ne s'aperçoit de son action qu'après coup. C'est quand on relit sa propre histoire que l'on se rend compte qu'ici ou là, où l'on se croyait seul et abandonné, Dieu agissait, et agissait pour nous sauver, car fondamentalement, Dieu est celui qui « t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude » (Ex 20,2), Dieu est Dieu de libération.

Après cela, le récit continue et relate le passage de Dieu qui « crie » son nom aux oreilles de Moïse caché dans son antre :

*« Le SEIGNEUR, le SEIGNEUR, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations, qui supporte la faute, la révolte et le péché, mais sans rien laisser passer, qui poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois et quatre générations. » (Ex 34,6-7)*

Ce texte, est très célèbre en Israël ; c'est un peu comme son credo. C'est là que se trouvent, selon le décompte de Maïmonide, le grand philosophe juif du XII<sup>e</sup> siècle, les fameux 17 attributs de Dieu. Dans ce texte, tout va bien jusqu'à un certain point. Rien à redire tant que l'on affirme que le SEIGNEUR est

« miséricordieux, bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté et fidèle à des milliers de générations » et qu'il « supporte la faute, la révolte et le péché ». Les choses se gâtent, en revanche quand on entend qu'il « ne laisse rien passer et qu'il poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois et quatre générations ». On le savait bien que le Dieu de l'AT est un Dieu méchant et violent... heureusement que Jésus est venu nous annoncer un Dieu d'amour ! Soyons pourtant honnêtes ! Les deux dernières lignes de ce credo ne sauraient effacer tout ce qui précède ! Et l'on pourrait faire un rapide calcul. Si la punition des pères rejoint les enfants et petits-enfants jusqu'à la quatrième génération, n'oublions pas que cette quatrième génération est rejointe, au même moment, par les bénédictions qui proviennent des « mille générations » précédentes. Autant dire que la punition advient au milieu d'un océan de miséricorde ! Qu'est-ce que cela signifie ? En fait rien d'autre que ceci : Dieu est miséricorde infinie, mais il n'est pas aveugle : il hait le péché, mais reste passionnément amoureux de ses créatures, même quand elles se rebellent à Lui.

### **Une parole dite à Abram : Gen 12**

L'autre texte que je voudrais évoquer est aussi très connu. Il s'agit de la vocation d'Abram (Gen 12,1-3) :

*Le SEIGNEUR dit à Abram : « Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom. Sois en bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, qui te bafouera je le maudirai ; en toi seront bénies toutes les familles de la terre ».*

De nouveau, tout va bien dans la première partie du texte. Dieu appelle Abram à devenir porteur de sa bénédiction : littéralement : « Deviens bénédiction ». Et puis, tout à coup les choses se gâtent : « je bénirai ceux qui te béniront, mais ceux qui te maudiront, je les maudirai ». Et la rengaine recommence : le Dieu de l'AT méchant et revanchard, etc... Jusqu'à ce que vienne un rabbin de Jérusalem, dont j'ai malheureusement oublié le nom, mais dont l'enseignement est resté gravé dans ma mémoire depuis plus de trente ans. Ce rabbin soulignait que Dieu utilise le même verbe pour parler de la bénédiction : « Ceux qui te béniront, je les bénirai ». Il utilise en revanche deux verbes différents pour la malédiction. Le premier, traduit par la TOB par le verbe « bafouer », signifie littéralement « considérer comme léger, mépriser » ; le second signifie effectivement « maudire ». La traduction de la TOB est donc juste : « qui te bafouera je le maudirai ». Mais ce rabbin ajoutait un détail qu'aucune traduction ne relève. Il se demandait : pourquoi Dieu utilise-t-il un seul verbe pour la bénédiction et deux verbes différents pour la malédiction ? Et

voici sa réponse : le verbe maudire (en hébreu : *arar*) à la 1<sup>e</sup> personne du singulier futur fait *aor* ; mais cette forme est également la 1<sup>e</sup> personne du singulier futur du verbe hébreu *or*, « illuminer ». Conclusion : si Dieu utilise deux verbes différents pour la malédiction, c'est qu'il entend faire comprendre à Abram que la « malédiction » qui tombera sur ceux qui le mépriseront sera de fait leur propre « illumination ». Et c'est pourquoi, Dieu conclut en disant : « en toi seront bénies toutes les familles de la terre ».

À cette lumière, le « Jour du SEIGNEUR » change radicalement de sens : ce n'est plus le jour qui effraie ; c'est le jour de la manifestation de ce que Dieu est véritablement : bénédiction pour les uns et pour les autres, comme il l'a dit une fois à Moïse : « J'accorde ma bienveillance à qui je l'accorde, je fais miséricorde à qui je fais miséricorde » (Ex 33,19) : bienveillance pour les uns, miséricorde pour les autres ! En fait, même ses menaces sont encore un signe de sa bienveillance, car s'il menace, c'est pour qu'il n'ait pas besoin d'exécuter ses menaces, mais pour qu'il puisse se raviser... et même, comme l'enseigne le livre de Jonas, « se repentir » (Jn 3,10).

Si donc le Jour du SEIGNEUR est vraiment « du SEIGNEUR », alors, le dimanche est d'abord le jour où il se montre tel qu'il est vraiment : Dieu de miséricorde et de compassion, Dieu qui, s'il juge, rend juste, justifie, pardonne et sauve. C'est cela le jugement de Dieu... et c'est bien ce que manifeste à l'extrême ce dimanche qui est à l'origine de notre dimanche : l'événement pascal de la résurrection de Jésus, sur laquelle nous reviendrons cet après-midi.

Pour conclure, relevons combien cette lecture du « Jour du SEIGNEUR » correspond au message de l'AT, même si ce n'est pas celle qui est envisagée généralement par la prophétie biblique. Le premier « dimanche », fut celui où Dieu cria sur le chaos : « Lumière ! », et la lumière fut. Ce jour un, Le Jour par excellence, est celui où Dieu fait lumière au milieu des ténèbres, et pourquoi donc ? Pourquoi, à un certain moment – du moins selon le récit mythologique de la Genèse – Dieu se met-il à parler, alors qu'il n'y a rien pour entendre ? N'est-ce pas parce que Dieu, dès les origines, se cherche un partenaire avec qui entrer en relation, en dialogue, en communion ? Alors, en fin de compte, c'est par expérience que Dieu dira à l'être humain à peine créé : « il n'est pas bon que l'homme soit seul ! ». La création, qui commence un dimanche, est un acte d'amour : Dieu est à la recherche de quelqu'un qu'il puisse aimer et qui l'aimera en retour. C'est cela le dimanche : le jour de la pleine manifestation de ce que Dieu est : l'Amour !

### III. Le Dimanche, Jésus est Vivant! Mais comment? (réflexions sur Jn 20,19-29)

Notre thème d'aujourd'hui, c'est le sens du dimanche. Ce matin nous en avons évoqué les harmoniques de l'AT, cet après-midi, vous avez affronté en groupes la dimension proprement néotestamentaire du dimanche. Dans vos interventions différentes dimensions ont été soulignées que je ne peux que reprendre maintenant en essayant de les organiser pour qu'elles forment une réflexion cohérente.

Reprenant le texte de l'évangile selon saint Jean, on peut souligner divers aspects qui nous permettent de mieux comprendre ce que nous disons quand nous professons avec le credo de la liturgie à propos du Christ : « il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures »

*20<sup>19</sup> Le soir de ce même jour qui était le premier de la semaine, alors que, par crainte des autorités juives, les portes de la maison où se trouvaient les disciples étaient verrouillées, Jésus vint, il se tint au milieu d'eux et il leur dit : « Paix à vous. »<sup>20</sup> Tout en parlant, il leur montra ses mains et son côté. En voyant le Seigneur, les disciples furent tout à la joie. <sup>21</sup> Alors, à nouveau, Jésus leur dit : « Paix à vous. Comme le Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie. »<sup>22</sup> Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint ;<sup>23</sup> ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »*

*<sup>24</sup> Cependant Thomas, l'un des Douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. <sup>25</sup> Les autres disciples lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! »<sup>26</sup> Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, toutes portes verrouillées, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous. »<sup>27</sup> Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. »<sup>28</sup> Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu. »<sup>29</sup> Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »*

Notons tout d'abord l'insistance sur le « premier jour » : l'événement de Pâques a eu lieu un premier jour de la semaine – un dimanche – et c'est au soir de ce jour que les disciples réunis le voient au milieu d'eux. C'est huit jours plus tard – toujours un dimanche – que Jésus apparaît une seconde fois aux disciples réunis, cette fois avec Thomas qui manquait la semaine précédente. L'évangéliste entend suggérer à son lecteur l'importance du dimanche pour la communauté du Ressuscité. Le dimanche, c'est le jour de la rencontre communautaire. On retrouve la même conviction dans les Actes, lors du passage de Paul à Troas (Ac 20,7ss). Le dimanche est le jour de réunion culturelle, car c'est jour de résurrection. Certes cela n'empêche pas de se réunir à d'autres occasions (et

les Ac rappellent que la première communauté s'associait chaque jour à la prière du Temple de Jérusalem, Ac 2,46, preuve que les premiers chrétiens ne pensaient pas avoir rompu avec le judaïsme en croyant en Jésus.

Cette première réunion des disciples – à qui Marie Madeleine, « l'apôtre des apôtres », avait annoncé qu'elle avait vu le Seigneur ressuscité (Jn 20,18) – a pourtant une particularité : les disciples ne sont guère habités par la joie de l'événement pascal, mais par la peur des juifs. Ils ont donc verrouillé les portes du lieu où ils se trouvent. Car, si les autorités se sont emparées de Jésus et l'ont crucifié il est évident que ses disciples risquent de finir comme leur maître. Une communauté habitée par la peur : tel est le groupe des Onze.

Soudain Jésus est là. Par quel prodige est-il entré dans la pièce fermée à clef ? Le texte ne donne aucune explication ; en chercher une c'est forcément sortir de ce que le texte entend nous dire. Pour l'instant, donc, ne cherchons pas ! Jésus donc est là et la marque de sa présence, c'est une parole : « Paix à vous ! ». Parole qui sera répétée, juste après, mais aussi huit jours plus tard. Quand Jésus survient, il devient, par là même, source de paix et de joie (v. 20).

Autre information importante : Jésus fait voir ses mains et son côté, c'est-à-dire les marques de ses plaies : celui que les disciples ont devant leur yeux est bien celui qui, vendredi dernier, subissait le supplice de la croix. Ce n'est pas un sosie, c'est Jésus. La vue des plaies certifie l'identité existant entre le Crucifié et le Ressuscité. Certes Jésus n'est plus souffrant, mais le Christ glorieux porte les cicatrices de son supplice. C'est un précieux indice pour nous : si nous voulons voir le Ressuscité n'allons pas le chercher là où se déploient les fastes de la gloire mondaine ! Comme lorsqu'il marchait sur les routes et chemins de la Galilée, Jésus continue à rechercher la compagnie des petits, des pauvres, des exclus, des malheureux et de ceux que la vie semble ne pas vouloir favoriser. C'est dans cette même compagnie que nous pourrions le rencontrer, nous aussi.

Jésus répète alors une deuxième fois : « Paix à vous ! ». Évidemment, il ne suffit pas de dire « paix à vous ! » pour que, magiquement, la paix soit instaurée. Même si la vue de Jésus a quelque chose d'apaisant, l'inquiétude persiste dans le cœur des disciples. C'est pourquoi Jésus ajoute une parole qui pourtant n'est pas très rassurante : « Comme le Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie ». Bien sûr, on peut y voir la grande confiance que Jésus fait à ses disciples, malgré le manque de courage dont ils ont fait preuve lors de la passion de Jésus. Ce ne sont pas les disciples qui ont accompagné Jésus jusque sur le Golgotha, mais des femmes – selon l'évangile de Jean, seul le « disciple que Jésus aimait » se trouvait lui aussi près de la croix (Jn 19,26-27), mais justement, il est important qu'il soit

anonyme : c'est un signe de l'évangéliste à son lecteur : « accepteras-tu, toi aussi, de rester avec ton Seigneur, même quand il est sur la croix ? ». Malgré cette confiance, l'envoi des disciples de la part du Ressuscité conserve une dimension menaçante : l'envoi du Fils de la part du Père l'a conduit sur la croix ; si maintenant le Ressuscité envoie « de la même manière » ses disciples, ne vont-ils pas se retrouver, eux aussi, sur la croix ? D'ailleurs Jésus n'en avait pas fait un mystère : par trois fois il avait annoncé sa mort et avait accompagné cette parole d'une autre, destinée à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive » (Mc 8,34).

C'est pourquoi Jésus ajoute un geste à cette parole : « il souffla sur eux et leur dit : 'Recevez l'Esprit Saint ; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus'. » (Jn 20,22-23). Ici, pour la deuxième fois, Jésus répand l'Esprit saint. La première fois, ce fut sur la croix. Lors de sa mort, l'évangéliste n'avait pas dit : « inclinant la tête, il expira », mais « inclinant la tête, il remit (ou mieux : il répandit) l'Esprit » (Jn 19,30). Pour Jean, Vendredi-saint est déjà Pentecôte !

Cela demande un commentaire, même bref !

Le quatrième Évangile relate cet épisode de la vie de Jésus :

*« Le dernier jour de la fête, qui est aussi le plus solennel, Jésus, debout, se mit à proclamer : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et que boive celui qui croit en moi. Comme l'a dit l'Écriture : 'De son sein couleront des fleuves d'eau vive'". Il désignait ainsi l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, car il n'y avait pas encore d'Esprit parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » (Jn 7,37-39)*

Et l'on peut se demander comment l'évangéliste peut-il dire qu'il n'y avait pas encore d'Esprit. L'Esprit saint n'est-il pas, éternel, comme le Père et comme le Fils ? Il faut comprendre par là, non point que l'Esprit n'existait pas encore, d'autant plus que Jean Baptiste avait attesté lorsque Jésus était venu vers lui, que l'Esprit saint était descendu et était demeuré sur lui (Jn 1,32-34). C'est dire que tout le temps de la vie de Jésus, l'Esprit était – si l'on peut parler ainsi – le souffle et la respiration de Jésus ; il était totalement inséré dans le corps de Jésus. Et à sa mort, il répand l'Esprit, le « libère », en quelque sorte, de manière à ce qu'il puisse se répandre dans le monde. C'est ce que souligne aussi le texte que nous lisons : Jésus ne répand pas l'Esprit n'importe comment, il le « dirige » de manière à ce qu'il atteigne concrètement des personnes singulières.

Ainsi donc, revêtus de l'Esprit saint, les disciples auront la force pour répondre à l'envoi dont ils sont l'objet de la part du Ressuscité. Toutefois, Jésus ne se contente pas de les « envoyer » sans préciser quel sera le contenu de leur

mission. Celui-ci se résume en peu de mots : les disciples ne sont porteurs que du pardon de Dieu :

*« Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »*

Encore une parole qui demande un commentaire, car à première vue il semble que Jésus dise à ses disciples qu'ils ont maintenant le pouvoir de pardonner, pouvoir qu'ils peuvent exercer selon leur propre volonté : Dieu lui-même ne pardonnera qu'à ceux à qui les disciples auront annoncé le pardon, les autres en revanche demeureront dans leur péché. En réalité, tel n'est pas le sens de la parole de Jésus. Elle a un double contenu :

– D'abord Jésus annonce à ses disciples qu'en vertu de l'Esprit qu'ils ont reçu, ils ont désormais *un pouvoir réel sur le péché*. Et non seulement sur leur propre péché, mais aussi sur le péché des autres auxquels ils peuvent annoncer le pardon, qui sera le pardon même de Dieu – ce que Jésus a fait au long de sa vie, comme le rappellent divers épisodes et en particulier la guérison du paralysé de Capharnaüm (Mc 2, 1ss).

– Ensuite, quand Jésus ajoute « à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus », Jésus ne veut pas dire qu'ils peuvent exercer ce pouvoir de manière arbitraire, mais qu'ils doivent au contraire prendre conscience que *c'est au travers de leur propre ministère que Dieu veut faire parvenir son pardon* et sa miséricorde, si bien que s'ils refusent d'annoncer le pardon de Dieu, Dieu leur en demandera compte ! Il leur dira : « Pourquoi n'avez-vous pas annoncé mon pardon, alors que moi-même je suis bienveillance pour les uns et miséricorde pour les autres (cf. Ex 33,19). Par là, Jésus revêt ses disciples d'une énorme responsabilité : ils doivent être les témoins du pardon de Dieu ; c'est vraiment le seul pouvoir donné à l'Église ; attention toutefois : non aux seuls apôtres et à leurs successeurs, mais bien à tout disciple (c'est l'importance de Mt 18,18ss après Mt 16,19 !).

Tout cela est déjà une manière de dire comment le Ressuscité est vivant : sa présence suscite la paix, donne courage, permet à ses disciples d'annoncer efficacement le pardon de Dieu. Mais il y a plus encore !

Huit jours plus tard, de nouveau un dimanche, Jésus est à nouveau présent. La venue de Jésus la semaine précédente ne semble pas avoir eu beaucoup d'effet sur les disciples, car ils sont à nouveau réunis dans une pièce fermée à clef. Si bien que le Ressuscité doit à nouveau vaincre l'épaisseur des murs pour se rendre présent. Cette fois-ci Thomas, absent la semaine précédente, est là, lui qui avait fait savoir aux autres disciples qu'il ne pouvait pas croire à ce qu'ils

disaient. Soyons honnêtes ! Et reconnaissons que nous sommes exactement comme lui. Ce n'est pas pour rien qu'il est surnommé « Didyme » (une sorte de redoublement de 'duo'), c'est-à-dire : « jumeau ». Non pas le jumeau d'un absent, mais le jumeau du lecteur. Thomas, c'est notre jumeau ! En effet, aucun de nous ne croirait celui qui nous dirait avoir rencontré l'ami que qu'il a enterré la semaine dernière. Alors pourquoi devrait-on croire que Jésus, le crucifié, est ressuscité ?

Il est temps de réfléchir sur ce que nous croyons quand nous proclamons que Jésus est ressuscité !

Disons d'abord que l'événement appelé résurrection est un événement qui échappe aux instruments habituels des historiens. Les historiens en effet ont prise sur ce qu'un être humain vit entre sa naissance et sa mort. Ils n'ont aucune prise sur ce qui précède la naissance et sur ce qui vient après la mort.

Ensuite, il est important de souligner que le NT utilise un riche vocabulaire pour parler de l'événement pascal : il est ressuscité, mais aussi : il est vivant, il est apparu, il s'est fait voir, il a été glorifié, il a été élevé dans la gloire, il a traversé le voile pour entrer dans le sanctuaire céleste, il est le Vivant. Et quand on parle de « résurrection », on risque de se leurrer, car il y a résurrection et ressuscité. Jésus, par exemple a ressuscité l'enfant de Naïm ou Lazare (Lc 7,11-17 ; Jn 11,39-44). Mais ces ressuscités ont subi une seconde mort et on les a ensevelis une seconde fois. Pour Jésus rien de tel. Jésus ressuscité ne meurt plus, il n'est pas seulement « vivant », il est « la Vie ».

Une chose est historiquement certaine : la tombe de Jésus au matin de Pâques était vide, sinon, les adversaires de la foi chrétienne auraient eu beau jeu de dire que les chrétiens mentaient, puisque l'on avait vérifié que le cadavre de Jésus était encore dans la tombe. Or personne n'a jamais contesté le tombeau vide. Seulement, le tombeau vide n'est pas la preuve que Jésus soit ressuscité. Marie Madeleine, arrivée le matin au tombeau et l'ayant trouvé vide pense que quelqu'un a pris le corps de Jésus pour le mettre on ne sait où ; c'est aussi ce que les autorités du peuple font circuler : les disciples de Jésus sont venus de nuit, alors que les gardes dormaient, et ont dérobé le corps de Jésus (Jn 20,2 ; Mt 28,11-15).

Il faut ajouter que les différents récits des apparitions ne concordent pas : les femmes venues au tombeau étaient-elles 2, 3, 5, ou une seule ? Sont-elles venues au matin du dimanche (Mc 16,1 ; Lc 24,1) ou au soir du samedi (quand surgissent les premières étoiles, Mt 28,1) ? Sont-elles venues visiter le tombeau ou pour terminer les rites funéraires ? D'ailleurs, le tombeau n'était pas

vraiment vide, selon Jn, il y avait deux anges, selon Mc le tombeau est habité par un jeune homme, d'après Mt un ange descend du ciel quand les femmes arrivent, il roule la pierre et fait voir la tombe vide. Pour Luc, ce sont deux hommes qui apparaissent. Et quelle fut la parole prononcée : « Il est ressuscité, il n'est pas ici... il vous précède en Galilée », ou bien : « pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts... Souvenez-vous comment il vous parlait quand il était en Galilée » ?

Mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ces divergences ne constituent pas une mise en doute de l'événement pascal. Car, si vraiment les disciples avaient inventé l'histoire de Pâques, la première chose qu'ils auraient faite, aurait été de se mettre d'accord sur ce qu'il fallait dire ! Et bien non, les disciples n'ont pas cherché à se mettre d'accord, chacun d'eux a vécu un événement extraordinaire qu'ils ne pouvaient plus taire. Cet événement est ce qui a vaincu leur peur, les a rendus témoins joyeux et dignes de foi, parce qu'ils narraient une expérience, qu'ils voulaient partager, qu'ils ne pouvaient pas taire, car elle était source de vie pour eux, et ils voulaient qu'elle le devienne aussi pour leurs auditeurs... et pour leurs lecteurs.

C'est ici que devient important la fin du texte que nous avons lu. Quand Jésus apparaît en présence de Thomas, Thomas n'a plus besoin de mettre son doigt ou sa main dans les plaies de Jésus : il voit et il croit... et quelle foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » C'est la plus extraordinaire des confessions de foi que ne rejoignent qu'à grand-peine les autres auteurs du NT. Le plus important se trouve pourtant dans la dernière parole de Jésus : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru ». Il était important que Thomas voie, pour qu'il devienne témoin crédible de l'événement indicible, mais il est plus important encore que nous, lecteurs du NT, sur la base de son témoignage et de celui des femmes et des autres disciples, nous croyions sans avoir vu : car c'est là, et non dans le voir, que se trouve le vrai bonheur. Les disciples ont la responsabilité d'annoncer l'événement de Pâques, la victoire du Christ sur la mort, nous, nous héritons du bonheur d'en vivre dans la foi.

C'est cela que nous rappelle chaque dimanche que le Seigneur nous accorde de vivre !

#### **IV. Parole et Sacrement, dons du dimanche pour persévérer dans la vie chrétienne (Lectio : Ac 2,42-47 – Joies et difficultés de la lectio)**

À la prière de ce matin, nous avons lu un texte très important du livre des Actes des Apôtres : un petit tableau dans lequel Luc, tel un iconographe, écrit une icône (en effet on ne peint pas une icône, mais on l'« écrit » !) de la première communauté chrétienne, celle qui est née de la Pentecôte, le fruit visible de l'Esprit saint. Rappelons-nous alors ce que Luc a écrit :

*« 2<sup>42</sup> [Ceux qui étaient devenus croyants] persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières. 4<sup>3</sup> La crainte gagnait tout le monde : beaucoup de prodiges et de signes s'accomplissaient par les apôtres.*

*4<sup>4</sup> Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. 4<sup>5</sup> Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. 4<sup>6</sup> Unanimes, ils se rendaient chaque jour assidûment au temple ; ils rompaient le pain à domicile, prenant leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité de cœur. 4<sup>7</sup> Ils louaient Dieu et trouvaient un accueil favorable auprès du peuple tout entier. Et le Seigneur adjoignait chaque jour à la communauté ceux qui trouvaient le salut. »*

Au lendemain de la descente de l'Esprit saint sur les apôtres et les premiers chrétiens, surgit une réalité nouvelle que Luc n'appelle pas encore "Église". Ce terme n'apparaît étrangement pour la première fois chez Luc qu'en Ac 5,11, à la fin du tragique épisode d'Ananias et Saphira, comme s'il n'était possible de parler d'Église qu'à partir du moment où elle a fait l'expérience du péché. Quelque chose d'analogue s'était produit dans le livre de l'Exode : après avoir décrit les tentations du peuple dans le désert, à Mara, dans le désert de Sin et à Massa et Mériba, ainsi que la punition par la main d'Amaleq, le texte dit (Ex 19,2) : Les fils d'Israël arrivèrent au désert de Sinaï et campèrent dans le désert – pour ajouter tout de suite après : Israël campa ici...

Ce passage du pluriel au singulier suscite la curiosité du lecteur juif qui finit par l'expliquer comme le résultat des épreuves subies dans le désert : alors seulement les foules sorties d'Égypte sont devenues "le peuple d'Israël", un peuple marqué par l'épreuve.

Après la Pentecôte, les chrétiens ne sont pas encore l'Église ; ils ne sont encore qu'une foule d'« âmes » un peu disparates. Juste avant notre passage, on lit en effet :

*« Ceux qui accueillirent la Parole <de Pierre> furent baptisés et ce jour-là, environ trois mille âmes s'ajoutèrent à eux. » (Ac 2,41)*

Du fait que ce n'est plus notre manière de parler aujourd'hui, la TOB a traduit plus élégamment trois mille « personnes ». Ce n'est évidemment pas faux, car

c'est bien de cela qu'il s'agit. Toutefois la qualification par Luc de ces personnes comme « âmes » n'évoque pas pour lui l'idée d'êtres un peu fantasmagoriques et évanescents, mais celle d'êtres animés, de personnes qui respirent, d'êtres vivants mais qui forment chacun une « monade ». C'est un groupe vivant, mais non structuré. Certes, ils forment une réalité importante : trois mille ! Il y a déjà de quoi rêver ! Et cela permet à Luc de tracer un premier portrait de ces chrétiens. Mais ce portrait n'est pas une chronique de journal. Même si Luc parle à l'imparfait, il présente en fait un tableau utopique qui doit stimuler le lecteur à devenir ce que chaque Église souhaite devenir, sans parvenir jamais à cet idéal. Ce n'est pas par hasard que ce texte soit à l'origine de presque tous les mouvements de réforme dans l'Église, non seulement de la Réforme protestante, mais aussi de la réforme instaurée par la naissance du monachisme en Égypte et en Syrie aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, c'est l'idéal que les Pères de l'Église rappellent souvent, la réforme cistercienne s'en est aussi inspirée, sans parler des mouvements de renouveau de l'époque contemporaine... jusqu'à votre communauté Ecclesiola... Ce texte doit ainsi nous de miroir dans lequel nous sommes appelés à nous regarder, pour pouvoir nous corriger.

Cette communauté est caractérisée par quatre persévérances : « ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion, dans la fraction du pain et dans la prière ».

Notons d'abord que la première caractéristique de cette Église naissante, qui doit devenir aussi la nôtre, est la *persévérance*. Si, quand on est jeune, on n'attache pas trop d'importance à ce terme, car on est saisi par l'enthousiasme des premiers pas dans la vie chrétienne, avec le temps on se rend toujours mieux compte du sens que revêt cette parole. Être chrétien implique d'abord qu'il faut apprendre à durer. La foi chrétienne n'est pas un feu de paille ; il faut persévérer ; rappelons-nous la parabole du Semeur et des terrains :

*« Ceux qui sont sur la pierre, ce sont ceux qui accueillent la parole avec joie lorsqu'ils l'entendent ; mais ils n'ont pas de racines : pendant un moment ils croient, mais au moment de la tentation ils abandonnent. Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui entendent et qui, du fait des soucis, des richesses et des plaisirs de la vie, sont étouffés en cours de route et n'arrivent pas à maturité. Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole dans un cœur loyal et bon, qui la retiennent et portent du fruit à force de persévérance. » (Lc 8,13-15)*

C'est aussi ce qu'a dû faire Jésus lui-même, après sa Transfiguration ; Luc écrit alors que Jésus « rendit son visage dur pour se rendre à Jérusalem » (on traduit d'habitude « il prit résolument la route de Jérusalem », Lc 9.51). Notons cependant que c'est le visage de Jésus qui devient dur, non son cœur ! Si la « persévérance » indique pour nous une résistance, un combat pour durer, le

terme grec contient surtout l'idée d'« être disponible » ou de « mettre à la disposition de quelqu'un ». C'est ainsi, par exemple que ce même verbe est utilisé en Mc 3,9 où Jésus demande qu'on lui « mette à disposition » une barque, à cause de la grande foule qui s'est réunie autour de lui et risque de l'écraser. La persévérance est un travail sur soi-même pour se rendre disponible à autre chose – sous-entendu, qu'à soi-même : disponibilité aux autres, mais aussi disponibilité aux événements ; la persévérance implique fondamentalement un décentrement dans lequel disparaissent les « moi, je » dont nous ponctuons si souvent nos discours pour laisser place aux autres, au « nous », et particulièrement à cet Autre qu'est Jésus-Christ.

Mais en quoi faut-il persévérer ? Luc indique quatre activités qui certainement rappellent, dans la pensée de Luc, la conviction d'Israël selon laquelle « le monde repose sur trois colonnes : l'enseignement de Dieu (la *torah*), le culte (*'avodah*) et les œuvres de charité (*gemilout chasadim*) » (*P. Avot* // 2). En même temps qu'il reprend, Luc modifie sensiblement le contenu de la conviction juive.

Dans la pensée juive, il y a d'abord, la *torah*. Il ne s'agit pas seulement de la loi ; dans la mentalité juive ce terme revêt un sens très large : c'est l'ensemble des paroles que Dieu a données à son peuple au travers de Moïse sur le Sinaï, à la fois tradition écrite (le Pentateuque) et la tradition orale (qui fut ensuite rédigée dans la *Mishnah* et dans le *Talmud*). Pour Luc, la *torah* devient l'« enseignement des apôtres ». La modification n'est pas tant dans le fait qu'à l'étude d'un texte se substitue celle d'une parole vivante, car la *torah* est bel et bien aussi une parole vivante. Dans les deux cas l'accent tombe de fait sur la parole vivante chargée d'expliquer la parole écrite. Pour les premiers chrétiens, et là se trouve leur particularité, cette parole vivante est le Christ tel que le racontent ceux qui ont vécu avec lui et l'on suivi sur les routes de la terre d'Israël, les apôtres. C'est ce dont nous parlons quand nous insistons sur l'importance de la *lectio divina*.

Vient ensuite pour Luc, la « communion », qui correspond aux « œuvres de charité » de la tradition juive, mais il renverse la priorité : la communion vient avant le culte selon la parole du Seigneur :

*« Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande. » (Mt 5,23-24)*

La suite du texte montre bien qu'il ne s'agit pas seulement d'une communion spirituelle : c'est d'abord une mise en commun de ce que les croyants

possèdent, une mise à disposition (pour reprendre une des dimensions de la persévérance) des biens de chacun pour tous. C'est d'ailleurs précisément sur ce point que se vérifiera le péché d'Ananias et Saphira, une sorte de « péché originel de l'Église », comme celui raconté par les premiers chapitres de la Genèse, ou comme celui du veau d'or pour le peuple à peine sorti de l'esclavage en Égypte. Ce qui est en jeu dans la communion, c'est proprement l'identité chrétienne : « totalement unis au Christ et rendus conformes à lui », pour reprendre l'expression de Paul (Rm 6,5), les chrétiens ne forment qu'un seul corps dont chaque membre dépend de tous les autres ; la communion est comme la vie qui anime et construit le corps.

Il est fondamental de comprendre que la communion n'est pas d'abord le résultat d'un effort de notre bonne volonté. Bien sûr, il en faut aussi, mais cela n'est ni l'essentiel, ni l'élément principal. Le créateur et le constructeur de l'unité dans l'Église c'est le Christ agissant au travers de l'Esprit saint. C'est lui le fondement sur lequel repose cet édifice qu'est l'Église, et la communion (cf. 1 Cor 3,10 et Ep 2,19), la *koinonia*, est comme la lymphe qui, des racines, remonte le long des tiges d'une plante pour en alimenter les feuilles, les fleurs et les fruits. Cette lymphe, sécrétée par le Christ en nous, c'est l'*agapè*, l'amour même du Christ, comme il le dit lui-même en Jn 13,34 :

*« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »*

Mais attention ! Ce texte ne veut pas dire simplement : « Imiter-moi ! » Qui pourrait prétendre, sans blasphémer, imiter le Christ ? Jn utilise ici, lorsqu'il dit « comme je vous ai aimés » la préposition *kathôs* et non pas *hôs* qui serait la préposition de la simple comparaison. C'est avec *hôs* que l'on dit de quelqu'un qu'il agit *comme* on lui a enseigné ou *comme* tel ou tel autre. La préposition *kathôs* ajoute et fonde cette comparaison sur une cause qui en permet la réalisation. Il faudrait donc la traduire non pas seulement par « comme », mais par « puisque et comme ». Le commandement nouveau de Jésus sonne alors de cette manière :

*« Puisque et comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres ! »*

C'est l'amour dont le Christ nous a aimés, amour démontré par le don de soi sur la croix, qui rend possible en nous le déploiement d'une *agapè* qui peut ressembler à celle du Christ (c'est ce qui arrivera à Pierre, voir plus bas, p. 21).

Enfin Luc parle de « prière » et de « fraction du pain » là où la tradition juive parle d'*avodah*. Peut-être veut-il préciser par là que, si les chrétiens continuent de participer à la prière du temple avec les juifs, manifestant ainsi que le Christ

ne les fait pas quitter ou abandonner la religion de leurs pères – ce que souligne aussi le texte d’aujourd’hui : “Unanimes, ils se rendaient chaque jour, avec persévérance, au temple” –, ils n’en ont pas moins une prière particulière, la “fraction du pain”, l’eucharistie, au travers de laquelle il manifeste que leur communion n’est pas une simple association ou un regroupement pour se soutenir les uns les autres et être plus forts, mais la participation à la vie même de celui qui, dans son amour, a donné sa vie pour nous. Il peut être significatif de relever que Luc ne s’intéresse pas ici à la prière individuelle – qu’il connaît aussi, naturellement, et qui pour lui va très probablement de soi –, mais à la prière commune et liturgique : la prière au temple et l’eucharistie. Bien que située en dernière position, la pratique liturgique n’en est pas moins un lieu particulièrement essentiel, car elle indique la source d’où les chrétiens tirent leur existence, leur communion, leur compréhension de l’enseignement des apôtres et leur force de persévérer dans leur foi.

Nous ne savons pas comment les premiers chrétiens célébraient l’eucharistie. Le NT se contente de parler de « fraction du pain ». Mais cela est déjà significatif : on ne s’intéresse pas tant au « pain » en tant que tel, mais à ce qui lui arrive : il est fractionné, brisé et mis en pièces pour être distribué. Ceci montre que l’eucharistie n’évoque seulement, ni d’abord, le dernier repas de Jésus, mais fondamentalement le lieu où le Christ a été disloqué, la croix. Par la fraction du pain on rend présent l’événement de la croix : on ouvre la voie à l’*agapè* et à l’Esprit saint qui ont été répandus sur le monde lors de la mort de Jésus.

C’est aussi ce que montre le bel épisode d’Ac 20,7-12 : lors de cette eucharistie dominicale de Troas, il y a prédication – même très (trop ?) longue – de Paul et fraction du pain ; mais là se déploient les énergies de la résurrection. Eucharistie, mémorial (au sens de *zikkaron* : actualisation efficace) de la mort et résurrection du Christ.

Je voudrais encore souligner deux dimensions de l’eucharistie qui me semblent importantes dans le cadre des nos journées :

Dès le NT, mais aussi durant les premiers temps de l’Église, l’eucharistie est fortement associée au dimanche, au point qu’il a été possible de formuler la thèse que le *dies dominicus*, le dimanche, n’était pas d’abord en relation avec la Pâque et le Seigneur ressuscité, mais avec le repas du Seigneur. Le dimanche aurait été appelé « Jour du Seigneur », car c’était le « Jour du repas du Seigneur » (*dies dominicae* [s.-e. *coenae*]).

La deuxième dimension de l'eucharistie que je voudrais rappeler est que l'eucharistie crée un mouvement : la communauté, dispersée dans le monde au long de la semaine, se réunit le dimanche pour l'écoute de la Parole et pour la célébration de l'eucharistie. Comme les grains de blé, autrefois dispersés sur les collines, et comme les grappes de raisins, jadis répandues sur les coteaux, ne forment dans l'eucharistie qu'un seul mystère : un pain et une coupe, ainsi la communauté dispersée devient, dans la célébration eucharistique, un seul corps, une seule réalité qui, avec le Seigneur, manifeste visiblement le Corps du Christ. C'est le mouvement de la systole ! le moment du rassemblement.

Mais l'eucharistie ne s'achève pas là. Elle se termine par le renvoi accompagné de la bénédiction : « Allez dans la paix du Christ ! ». Ce renvoi ne signifie pas que la messe est finie et qu'on peut sortir pour faire ce qu'on veut. Il signifie au contraire : « Maintenant que vous avez repris des forces, revêtus de nouvelles énergies – qui sont celles de Pâques – allez dans le monde, retournez dans votre ordinaire et là soyez témoins et porteurs de la Paix, qui n'est pas seulement un sentiment pieu, mais une personne : le Christ en effet est lui-même la Paix (Ep 2,14). C'est le moment de la diastole ! le moment de la dispersion, de la *diaspora* (qui évoque le temps où l'on sème le grain).

L'eucharistie, Parole et Sacrement, est ainsi le cœur même de la vie chrétienne. De même, le dimanche, premier et huitième jour de la semaine, constitue pour le chrétien le cœur du temps qui lui est accordé de vivre.



## **V. Une Pierre, pour bâtir l'Église**

**(Lectio sur Mt 16,13-20)**

**[lectures du dimanche : Is 22,19-23 ; Rm 11,33-36].**

Mais alors qui donc est ce Pierre à qui Jésus, dans le texte que nous avons lu ce soir, déclare :

*« Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la Puissance de la mort n'aura pas de force contre elle. Je te donnerai les clés du Royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux. »*

Disons d'abord que ce texte ne parle pas principalement de Pierre, mais de Jésus ; un Jésus qui semble traverser une sorte de crise existentielle. D'un côté Jésus s'est retiré aux confins de la terre d'Israël, tout au nord, à Césarée de Philippe, comme s'il se demandait : « Que dois-je faire ? Rester en Israël où je compte de nombreux ennemis qui en veulent à ma peau, ou dois-je m'enfuir en Syrie, où peut-être les choses iront mieux, même pour le juif que je suis ? ». De l'autre côté, Jésus semble s'interroger sur sa propre identité : « Qui suis-je au dire des gens ? ». Ainsi donc, le vrai problème de ce texte, c'est : qui est Jésus ?

Il ne s'agit pas d'une demande abstraite, comme celle que pose un professeur à ses élèves pour voir s'ils ont compris ce que lui-même sait déjà. La question de Jésus n'est pas comme celles que je vous ai proposées il y a un instant : lorsque je posais les questions sur ce disciple de Jésus, je savais que ce disciple était toujours Pierre. Non ! La question de Jésus se situe à un autre niveau : Jésus se pose véritablement la question : « Qui suis-je ? ».

Les disciples lui présentent d'abord une série de réponses : Jean Baptiste, Élie, Jérémie, l'un des prophètes d'autrefois. Notons que ses réponses sont déjà très significatives. Elles disent la grande autorité que Jésus exerce sur les gens. Il a beau avoir de nombreux ennemis, mais c'est justement parce qu'il est hautement apprécié et admiré ; les gens le considèrent comme un authentique prophète... et les prophètes ont toujours dérangé les institutions ! C'est pourquoi il a de si nombreux ennemis ; ce sont les jaloux de sa réputation et de son autorité dont les chefs du peuple ne savent d'où elle vient.

Si ces premières réponses peuvent reconforter Jésus, elles ne le satisfont pas vraiment. Tout compte fait, ce qui l'intéresse n'est pas tellement ce que les gens pensent de lui. Les foules, en effet, sont versatiles : aujourd'hui elles acclament Jésus, et demain elles demanderont son exécution sur la croix dans le plaisir sadique de voir un homme nu mourir au compte-gouttes. Ce qui intéresse Jésus c'est ce que pensent ses disciples, ceux avec qui il partage son existence. A ce qu'il semble, leur pensée est unanime : Pierre – parlant pour les Douze – déclare : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! ». C'est une confession de foi parfaitement orthodoxe ; il serait difficile de mieux dire qui est Jésus ! Aussi Jésus se réjouit-il de cette réponse qui rejoint l'expérience que Jésus a faite lors de son baptême : la voix du ciel, vous vous en souvenez, avait alors déclaré : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir » (Mt 3,17).

Ainsi donc, en entendant cette confirmation inattendue, Jésus exulte : « Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux ». Et de fait, ce que nous avons vu de Pierre tout à l'heure n'avait pas de quoi nous faire penser qu'il parviendrait à une telle compréhension de Jésus. C'est pourquoi, Jésus peut y discerner une parole qui ne vient pas de Pierre, mais – comme lors de son baptême – de Dieu lui-même.

La suite montrera d'ailleurs clairement que Pierre ne sait pas exactement ce qu'il dit. En effet, juste après cet épisode, Jésus annoncera pour la première fois à ses disciples qu'il devra « beaucoup souffrir de la part ... des grands prêtres et des scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour ». Cela suscitera une violente réaction de Jésus : « Jamais de la vie... Tu es le messie et alors tu dois te manifester comme tel ! » (cf. Mt 16,22). Pierre pense donc à un messie politique, qui chassera les romains et restaurera le règne de David. C'est aussi ce que penseront les foules quand Jésus entrera à Jérusalem : « *Hosanna* ! Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient ! Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre père ! *Hosanna* au plus haut des cieux ! » (Mc 11,9-10).

C'est alors que Jésus reprend vertement Pierre :

*« Derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » (Mt 16,23)*

Dans ces conditions, on se demande pourquoi Jésus exulte si fortement après la confession de Pierre et aille jusqu'à lui attribuer un rôle absolument unique :

*« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la Puissance de la mort n'aura pas de force contre elle. Je te donnerai les clés du Royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux. »*

Si Pierre est ce disciple dont nous avons parlé au début, celui qui doute, celui à qui Jésus reproche son peu de foi, le poltron qui ment et renie sont maître devant une servante qui ne peut lui faire aucun mal, pourquoi est-ce proprement à lui que Jésus confie cette tâche, qui n'est pas – notons-le – une primauté, mais celle de servir de fondation avec ce qu'on appelle le « pouvoir des clés » ?

Mais d'abord qu'est-ce donc que ce pouvoir des clés ? En fait il ne s'agit de rien d'autre que de la faculté donnée ici à Pierre, puis en Mt 18,18 (« en vérité, je vous le déclare : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel ») à tous les disciples de Jésus, de proclamer le pardon de Dieu. Mais ce pouvoir n'est pas arbitraire, comme si nous pouvions décider à qui pardonner et à qui ne pas pardonner. Il s'agit, au contraire, d'une grande responsabilité : Dieu confie à Pierre et à toute l'Église la tâche de pardonner en promettant que ce pardon sera efficace, si bien que si Pierre refuse de pardonner, ou si l'Église ne pardonne pas, le pardon de Dieu ne rejoindra le pécheur – et alors Dieu nous en demandera compte ! On pourrait dire que Dieu limite son propre pouvoir, ou se dessaisit de son pouvoir pour le confier à Pierre et aux fidèles de l'Église ; ce n'est que par nous – dit Jésus – que le pardon de Dieu peut rejoindre les pécheurs, car son pardon n'advient qu'à l'intérieur d'une authentique relation humaine.

Mais alors, pourquoi Jésus le confie-t-il *d'abord* seulement à Pierre ? Il faut ajouter ici l'autre rôle que Jésus confie à Pierre : celui de servir de fondement sur lequel le Christ bâtit son Église : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la puissance de la mort n'aura pas de force contre elle » (Mt 16,18). Soulignons que Pierre n'est pas *fondateur*, mais *fondement* : c'est le Christ qui bâtit sur Pierre son Église. Mais pourquoi proprement sur Pierre ? La réponse pourra sembler paradoxale, et pourtant elle est très importante : c'est justement parce que Pierre est le « pauvre type », comme nous dirions aujourd'hui, dont nous avons parlé

au début de cette réflexion, qui n'a survécu à ses faiblesses et à son péché que grâce au pardon de Jésus affirmé en particulier dans le bel épisode de l'apparition du Ressuscité au bord du Lac de Tibériade.

Souvenez-vous : là Jésus interpela Pierre et par trois fois lui demanda, « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » ...

Le jeu des verbes *agapaô* (amour total) et *phileô* (amitié) : Les deux premières questions de Jésus utilisent le verbe de l'*agapè*, alors que Pierre répond avec le verbe de la *philia*. La troisième fois, Jésus « descend » vers Pierre et pose la question avec le verbe de l'amitié : c'est ce qui provoque l'émotion de Pierre, qui répond toujours avec le verbe de l'amitié. C'est cette amitié que le Christ transformera en *agapè*, comme le montre la mort de Pierre, martyr à Rome.

Pierre est celui des disciples qui, le premier, a fait véritablement l'expérience existentielle du pardon de Jésus, il est donc particulièrement bien placé pour dire : « ce que Jésus a fait pour moi, il le fait aussi pour toi et pour tous ceux qui le désirent ».

L'amour de Jésus, son pardon, sa tendresse et sa compassion : telle fut l'expérience de Pierre, et tel est aussi le fondement même de l'Église. L'Église n'a pas reçu d'autre pouvoir du Christ que celui de pardonner – rappelons-nous la réponse de Jésus à Pierre qui lui demande : « dois-je pardonner jusqu'à sept fois ? » - « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ! » (Mt 18,22)

Pierre n'est fondement de l'Église que parce qu'ayant lui-même expérimenté personnellement le pardon de Jésus, il en devient un témoin crédible et efficace.

Jésus a parlé d'une pierre rejetée qui devient pierre angulaire, fondement de la construction (cf. Mc 12,10). Cette pierre est le Christ, sur lequel nous-mêmes, « pierres vivantes », sommes édifiés. L'apôtre Pierre – pierre de fondement – nous rappelle qu'il n'y a pas d'autres bases à l'Église que le Christ crucifié et ressuscité – c'est d'ailleurs aussi ce que rappelle l'apôtre Paul :

*« Quant au fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place : Jésus Christ. » (1Cor 3,11 ; cf. 1Cor 10,4)*

Car c'est lui la source inépuisable du pardon et de l'amour de Dieu pour nous.

# Célébrer le mystère pascal Célébrer le Dimanche

Fr Patrick Prétot, o.s.b.

## Introduction

J'ai eu l'occasion en 2015 de contribuer à une grande rencontre diocésaine sur le dimanche qui avait été préparée par l'un de mes anciens étudiants. La rencontre avait été préparée par la réalisation d'une vidéo comportant des interviews de diverses personnes sur le dimanche, mais aussi une présentation de la démarche diocésaine dont la journée à laquelle je participais n'était qu'une étape.

Il s'était alors imposé à moi de commencer en amont de la question du dimanche, en traitant comme question celle du fondement théologique du dimanche, à savoir la confession pascale. Cette confession peut s'exprimer à travers des phrases forgées par les premiers témoins de la résurrection et qui résonnent comme des sortes de « credo » très simplifiés :

*« Dieu l'a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous aviez crucifié » (Ac 2, 36)*

Ou encore le discours de Pierre à la Pentecôte :

*« Hommes d'Israël, écoutez les paroles que voici. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, homme que Dieu a accredité auprès de vous en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes. Cet homme, livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez supprimé en le clouant sur le bois par la main des impies. Mais Dieu l'a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car il n'était pas possible qu'elle le retienne en son pouvoir. » (Ac 2, 22-24)*

Mais plus loin dans l'exposé, nous allons considérer un autre de ces passages, celui où Paul s'adressant aux Corinthiens définit « l'Évangile » qu'il a lui-même « reçu » et qu'il leur a « transmis » – les deux verbes « transmettre » et « recevoir » désignant la Tradition comme processus - et par lequel, leur dit-il, ils seront sauvés « si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé » (I Co 15, 2a) : « Le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le

troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze » (1 Co 15, 3b-5). On pourrait continuer d'examiner ces professions de foi primitives que la théologie désigne par le terme de « kérygme ». On a là le cœur de la foi chrétienne, ce que l'on célèbre durant le Triduum pascal mais aussi et d'abord, même, ce qui fait le cœur du dimanche chrétien. C'est ce qui explique le titre donné à ce premier exposé : « Célébrer le mystère pascal, célébrer le dimanche ».

En effet, dans les réflexions pastorales actuelles, on aborde trop souvent la question du dimanche non par le sens mais par l'organisation. Cet exposé a donc pour viser de faire passer la question « pourquoi le dimanche est-il important ? » avant celle de savoir « comment organiser le dimanche » ?

Derrière cela pourrait se profiler une question que le Pape François avec son charisme propre formulerait peut-être de la manière suivante : « Toi qui es là, dans cette salle, pourquoi tiens-tu au dimanche ? ». Poser ainsi la question n'est pas tellement destiné à provoquer l'expression de convictions, mais à essayer de repérer ce qui fait que le dimanche a une place particulière dans nos vies.

Dans une session comme celle-ci, ce ne sont pas les convictions sur l'importance du dimanche qui manquent : elles sont réelles chez tous ceux qui sont ici. Ce qui manque, c'est moins des convictions elles-mêmes que les moyens de *fonder ces convictions*. Ce premier exposé est tout orienté par cette préoccupation.



## I. Poser autrement la question du Dimanche

Dans un monde où les pratiquants étaient majoritaires, on pouvait aborder la question du dimanche par les questions d'organisation. Mais dans un monde où les pratiquants sont de fait minoritaires, il s'agit de retrouver le dimanche comme ce qui donne du sens à nos vies. Si c'est bien cela, si le dimanche redevient un lieu source, alors on peut espérer que la vie suscitera les manières de faire. Dire cela peut paraître banal mais concrètement ce n'est pas si sûr. En France effet, la question du dimanche a été souvent abordée depuis plusieurs décennies d'abord en ces termes : « comment on va faire pour *avoir* la messe » ? Et cela transforme en profondeur nos représentations même si nous sommes des pratiquants réguliers.

Certes, on ne peut oublier les nécessités pratiques, concrètes ! Je crains la formule « l'intendance suivra » car souvent elle manifeste un mépris des conditions dans lesquelles ceux qui sont en responsabilité pastorale se débattent sur le terrain. Et là, il faut dire qu'aujourd'hui, la tentation de manger le grain en herbe ou pire de manger les semences nous guette. Notre responsabilité n'est pas de prévoir ou anticiper l'avenir car nous ne savons pas ce qu'il sera. Mais notre responsabilité est de faire que ce que nous réalisons aujourd'hui laisse un avenir possible à ceux qui nous suivront.

Mais si on part de là, il y a de fortes chances qu'on en reste justement à la question de savoir, comment on pourra « avoir » la messe ? Et alors tout de suite, il convient de se demander si cette manière de parler est vraiment juste : s'agit-il « d'avoir » la messe à la manière dont il faudrait « avoir » la connexion internet, la 4 G, ou encore avoir son bac ?

Le titre donné à ce premier apport est très significatif d'une volonté délibérée de déplacer le regard. On aurait pu prendre comme titre « la messe dominicale : comment faire aujourd'hui ? » ou encore « le dimanche : comment faire aujourd'hui ? ». Et dans ce cas, on voit bien que la réflexion s'orientait immédiatement vers la recherche de « solutions ». Or les solutions que nous essayons d'inventer sont le plus souvent très fragiles, car toujours un peu à courte vue.

Ainsi, certains pensent qu'il faut promouvoir le covoiturage pour rejoindre le lieu où une messe vivante sera célébrée dans le secteur. Ils

diront que le covoiturage est la solution pour que la dispersion ne produise pas des assemblées liturgiques trop pauvres au risque d'être insignifiantes. Peut-être faut-il le faire à tel endroit ? Mais nous sentons tous intuitivement que ce n'est pas une solution valable partout. Et par conséquent, le covoiturage ne peut être présenté comme « la » solution pour régler la question du dimanche.

Plus encore la recherche de solutions confronte aussitôt au manque de moyens et en réalité d'abord au manque de prêtres. Lors d'une session récente, quelqu'un a pris la parole en disant : « ma question s'adresse à l'évêque. Je voudrais qu'il entende que nous attendons qu'il nous trouve un prêtre pour venir dire la messe ». Tout en laissant l'évêque le soin de répondre... j'ai quand même osé dire qu'en posant ainsi la question, on se privait de regarder vraiment ce que nous vivons, comme chrétiens, en dehors de la messe. Et j'ai rappelé qu'après une période de persécution, les chrétiens de Corée, ont vécu pendant plusieurs décennies sans hiérarchie. Ils ont donc vécu sans messe, mais pas sans se réunir le dimanche...

### ***Une chance ou plutôt une vocation pour Ecclesiola ?***

S'il convient de changer de regard, c'est parce qu'on pense trop souvent le dimanche comme *un problème* à résoudre. Plus encore, en invitant à *inventer* des solutions, nous risquons de perdre de vue que le dimanche est un mystère à vivre, une source et que notre vraie responsabilité est non pas d'inventer des solutions, mais de penser les conditions pour que le dimanche soit bien la source vitale sans laquelle nous ne pourrions vivre comme chrétiens.

C'est là peut-être que se trouve l'une des intuitions de ce projet d'Ecclesiola qui est l'horizon de cette session. Une intuition que j'ose formuler tout en donnant à cette formulation un statut de proposition devant laquelle, il conviendra que la communauté se situe. Le théologien en effet n'est pas là pour dire : voilà ce que vous êtes et ce que vous devez faire. Mais voilà ce que j'entends dans la Tradition et qui peut interroger Ecclesiola aujourd'hui afin de découvrir à la lumière de l'Esprit-Saint, le chemin que Dieu dessine.

Cette proposition serait donc que si des familles vivent le dimanche comme le jour du Seigneur, c'est évidemment un « plus » pour la vie de

ces familles. Mais il faut aller plus loin et qui touche la vocation même d'Ecclesiola comme mouvement d'Église. Si ce dimanche est vécu dans toutes les composantes qu'indiquent par exemple le plan de *Dies Domini*, la lettre apostolique de Jean-Paul II de 1998, alors cette manière de vivre est un service de l'Église toute entière. Ou pour le dire autrement, la promotion d'une célébration authentique du dimanche en famille fait partie de la mission propre d'Ecclesiola, de son charisme.

Même si je ne développerai pas ce point, j'ajoute aussitôt que sans le dimanche, c'est non seulement notre foi et la vie des communautés qui risque de s'étioler, mais c'est également notre manière d'être homme ou femme dans la société qui est en cause. C'est ce que le Pape Jean-Paul II d'ailleurs rappelait dans la lettre *Dies domini* en disant que le dimanche est *Dies hominis*, jour de l'homme. Le Pape Jean-Paul II valorisait un aspect qui est au cœur de la vie de famille : « Le dimanche, jour de joie, de repos et de solidarité ». Avec une question : alors que beaucoup disent que c'est un jour comme les autres, voire le jour le moins intéressant de la semaine, comment faire pour que cette manière de penser et de vivre le dimanche puisse être contagieuse pour la société et d'abord parfois pour l'entourage?

La première proposition de cet exposé peut donc s'exprimer de manière lapidaire en deux phrases :

- Le dimanche n'est pas un problème à résoudre mais un lieu source à retrouver
- Et si le dimanche est bien un lieu source, c'est parce que et seulement parce que c'est une question *de vie ou de mort*.

Il faut s'expliquer un peu sur ces deux affirmations qui ressemblent à des pavés jetés dans la marre ! Et la suite du propos va découler de cette manière d'aborder et même de déplacer la question.

## 2. Le Dimanche : une source ?

On vient de dire que le dimanche est une source à retrouver. Mais pourquoi est-il une source ? Il a été longtemps une obligation pour les chrétiens. Il est en difficulté. Comment est-il possible de dire que c'est une source ? Pour répondre à cette question, il faut revenir aux fondements de la foi chrétienne, ce que les théologiens appellent le kérygme, c'est-à-dire les premières formulations de la foi, telle que les premières générations chrétiennes l'ont comprise. Ici on peut citer la formulation que, vers l'an 55, l'apôtre Paul donne aux chrétiens de Corinthe au chapitre 15 de la 1ère lettre aux Corinthiens :

*« Frères, je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu ; c'est en lui que vous tenez bon, c'est par lui que vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants.*

*Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze ; ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois – la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont endormis dans la mort –, ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. Et en tout dernier lieu, il est même apparu à l'avorton que je suis. » (1 Co 15, 1-8)*

Ce qui fonde la foi chrétienne, c'est la mémoire de Pâques. Dès le jour de la résurrection, les chrétiens se sont réunis pour entretenir la mémoire d'un fait inouï : celui qui était mort est désormais vivant au milieu de ses disciples. Le rassemblement au jour du Seigneur est bien une source : car il s'agit de revenir sans cesse à la source de nos vies. La messe dominicale est d'abord le mémorial de l'événement pascal. Non un simple souvenir, mais l'actualisation de ce mystère.

Dès les premières générations chrétiennes, les chrétiens se sont donc définis comme ceux qui se rassemblaient le « premier jour de la semaine » pour célébrer Jésus-Christ sauveur dans son mystère pascal. L'ecclesia, c'est l'assemblée de ceux qui répondent à une convocation sainte. C'est pourquoi le Concile Vatican II affirme :

*« L'Église célèbre le mystère pascal, en vertu d'une tradition apostolique qui remonte au jour même de la résurrection du Christ, chaque huitième jour, qui est nommé à bon droit le jour du Seigneur, ou dimanche. Ce jour-là, en effet, les fidèles doivent se rassembler pour que, écoutant la Parole de Dieu et participant à l'Eucharistie, ils fassent mémoire de la passion, de la résurrection et de la gloire du Seigneur Jésus, et rendent grâces à Dieu qui les « a régénérés pour une vivante espérance par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts » (1 P 1, 3). » (Constitution sur la liturgie, n. 106)*

Le dimanche est donc la première institution chrétienne, la première fête chrétienne qui vient même avant la fête de Pâques. Le dimanche est un trésor parce qu'il entretient dans nos communautés la mémoire du mystère de Pâques. Depuis notre baptême en effet, nos vies sont fondées sur la vie du Christ ressuscité. Se rassembler le dimanche n'est donc pas une « option », c'est contribuer, par notre participation à l'assemblée, à l'édification du corps du Christ qui est l'Église. Dès lors, il s'agit d'une question « vitale » car le mystère de Pâques qui est source de la vie chrétienne : par sa mort et sa résurrection, le Christ Seigneur nous a fait entrer dans son Royaume, là où la mort est vaincue, et où nous recevons la plénitude de la vie dans l'Esprit-Saint. C'est ce cœur de la foi qui résonne dans la liturgie de Pâques, la grande fête qui est aussi le « dimanche des dimanches » :

*« Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ (...) vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire. » (Col 3, 1...4)*

C'est dans la célébration eucharistique, présidée par un prêtre, sommet et source de la vie de l'Église, que se réalise en plénitude cette mémoire pascale de l'Église. Et cette célébration « en mémoire du Seigneur » se nourrit à la fois de l'écoute de la Parole, de la participation à l'offrande du sacrifice d'action de grâces et à la communion eucharistique. Elle s'épanouit dans la vie quotidienne à travers le service selon la parole du Seigneur :

*« Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » (Jn 13, 35-35)*

En définitive le dimanche nous reconduit chaque semaine « au cœur de la foi ». C'est pourquoi le rassemblement eucharistique dominical est le premier lieu de la proposition de la foi, le centre de l'édification des communautés. Sans une participation régulière à la célébration dominicale, c'est la vie des communautés qui risque de s'étioler. Le lien entre Assemblée, Eucharistie et Dimanche est par conséquent tout à fait fondamental.

### 3. Une question vitale ?

Nous venons de voir que le dimanche nous fait retourner aux sources de la foi. Mais en quoi est-ce une question vitale ? L'essentiel n'est-il pas bien plutôt de pratiquer l'amour du prochain ? Pas besoin d'aller à la messe le dimanche pour pratiquer la charité. Pire, on pourrait se demander parfois si les cathos ne vont pas à la messe le dimanche pour s'exonérer de leur responsabilité dans la société ou tout simplement de l'obligation de solidarité.

L'anniversaire de Vatican II en 2013 (mais aussi l'enseignement dans de multiples lieux) me donne à penser que nous n'avons pas encore pris la mesure et surtout les conséquences des discernements opérés par le Concile sur la tradition liturgique de l'Église. Plus encore, et on en verra certains aspects, il n'est pas sûr que ces discernements aient même tous été identifiés.

Depuis des années, la réflexion menée avec la vie religieuse féminine apostolique qui - au moins dans les zones rurales - doit vivre la raréfaction des rassemblements eucharistiques, m'a beaucoup appris. Les religieuses sont désormais moins engagées que par le passé dans des œuvres (hôpitaux, écoles ...). Mais en même temps, et on l'oublie parfois, elles ont découvert depuis des années - et avec une très grande générosité - de nouvelles formes de relation, de présence et donc de solidarité. Les évolutions actuelles qui touchent la vie liturgique des communautés, ne sont pas toujours facile à vivre notamment pour des sœurs âgées qui ont été formées et qui ont vécu pendant toute leur vie avec l'idée (et la spiritualité) que la messe est le « sommet » de la journée, que la communion est « le » lieu par excellence de la vie spirituelle.

Au cours de ces rencontres, j'ai pris conscience que le langage employé pour aborder la question de la messe ou du dimanche était révélateur de nos présupposés. Non seulement le dimanche est trop souvent ramené à des questions d'organisation, comme nous l'avons vu plus haut, mais il est polarisé par le verbe « avoir » (« avoir » ou « ne pas avoir » la messe, « avoir » ou « ne pas avoir » la communion). Ce langage tend à se situer comme si l'Eucharistie pouvait être abordée comme un bien que l'on pourrait s'approprier (de l'ordre de l'avoir donc...). Or avec Benoît XVI (voir l'exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis* de 2007), il faut insister qu'elle est bien plutôt « un mystère à vivre », un « don à recevoir »...

C'est là qu'il faut prendre un peu de recul à l'égard de nos évidences. Dans les évolutions liturgiques réalisées il y a près de 50 ans à la suite du Concile Vatican II, on a largement mis en avant les aspects les plus visibles au risque de concentrer le regard sur les *formes* de la liturgie, et de faire passer au second plan les aspects de fond : Pour quoi et surtout pour qui on célèbre la liturgie ? Et que signifie « célébrer » la liturgie ? Et encore quel est le sens des célébrations ? Pourquoi aller à sa paroisse pour célébrer ? etc. Pour beaucoup encore en effet la réforme liturgique de Vatican II se résume à :

- Un changement concernant la langue avec ses conséquences sur la place de la proclamation des lectures et aussi de l'homélie dans la liturgie de la Parole
- Un « retournement » du prêtre à l'autel (la « messe face au peuple » !)
- La concélébration à travers laquelle les fidèles ont perçu souvent ce qu'est une liturgie festive (avec le risque d'accorder aux grands rassemblements plus de valeur que la messe « ordinaire »...)
- L'intervention de laïcs dans la célébration (lectures, prière universelle, etc.)
- La possibilité (en France) de recevoir la communion dans la main et surtout la généralisation de la communion à chaque célébration (alors que jusque dans les années 50, elle était encore le fait d'une minorité de fidèles).

Sur presque tous ces points, on pourrait montrer que ces représentations des changements liturgiques opérés par la réforme qui a suivi Vatican II, constituent des approximations... certes non totalement inexactes mais qui bien souvent, faussent les perspectives. Vatican II n'a pas opéré de rupture mais a voulu un ressourcement en tradition pour permettre à l'Église de ce temps de vivre et donc d'accéder aux sources du salut. La réforme liturgique a été voulue non pour changer les formes et s'aligner sur les modes et les goûts du jour, mais pour permettre aux fidèles de percevoir plus profondément le mystère qui fonde la vie chrétienne.

Mais si on a perçu les changements de forme liturgique, avec le temps et la disparition des générations qui ont vécu le Concile Vatican II, on a

souvent perdu le sens fondamental de ces changements. Il est désormais urgent de revenir aux fondements de la liturgie, à cette grande réflexion qui par un ressourcement dans la Tradition de l'Église, notamment à la lumière de la Bible et des Pères de l'Église a préparé l'œuvre du concile Vatican II. Pour sortir des débats sans fin sur les formes de la liturgie, pour prendre de la hauteur à l'égard des querelles de sensibilité, pour éviter de s'enfermer dans des attitudes de consommateurs, l'heure est à la réflexion sur le sens de la liturgie.

Faire de la théologie n'est pas un luxe pour intellectuel sensé capable de jouer avec les concepts : dans un monde pluraliste, la réflexion théologique est pour les fidèles d'aujourd'hui une nécessité vitale. Il s'agit de comprendre mieux le mystère dont nous vivons (et c'est par et dans la liturgie que nous le vivons) et dont nous sommes les porteurs pour rencontrer davantage en profondeur les hommes et les femmes de notre temps. Réfléchir théologiquement à la liturgie ne signifie pas se gargariser d'idées intéressantes mais ouvrir un chemin de vie spirituelle qui est en même temps chemin vers la mission ou la « nouvelle évangélisation ».



## **4. Trois clés pour comprendre la liturgie comme célébration du mystère Pascal**

Quand on considère la théologie de la liturgie et des sacrements, on peut saisir l'apport du Concile Vatican II – et du Mouvement liturgique du XX<sup>e</sup> s. qui l'a préparé - à partir de quelques affirmations décisives.

### ***4.1. Dans la liturgie chrétienne, l'Église fait mémoire de la Pâque du Christ, sommet de l'histoire du salut et source de sa vie***

C'est ce que rappelle la Constitution sur la liturgie en disant que dans la Liturgie, l'Église célèbre principalement le Mystère pascal par lequel le Christ a accompli l'œuvre de notre salut.

Cette œuvre de la rédemption des hommes et de la parfaite glorification de Dieu, à quoi avaient préludé les grandes œuvres divines dans le peuple de l'Ancien Testament, le Christ Seigneur l'a accomplie principalement par le mystère pascal de sa bienheureuse passion, de sa résurrection du séjour des morts et de sa glorieuse ascension ; mystère pascal par lequel « en mourant il a détruit notre mort, et en ressuscitant il a restauré la vie » (Constitution sur la liturgie, n. 5).

### ***4.2. La liturgie actualise pour nous aujourd'hui (hodie en latin) les événements de l'histoire du salut***

La notion biblique de « mémorial » retrouvée au XX<sup>e</sup> s. et qui rejoint celle de « mystère » entend désigner le fait qu'il ne s'agit pas seulement de se souvenir d'un événement du passé (comme on se souvient de la prise de la Bastille le 14 juillet) mais d'un événement actuel parce que la Pâque du Christ transcende le temps et l'histoire. Si la mort du Christ en croix fut d'un événement historique (que l'on aurait pu filmer) sa résurrection appartient en effet aux temps nouveaux, aux temps derniers (en théologie on parle de temps eschatologiques). La résurrection laisse une trace dans ce monde-ci – le tombeau est vide – mais elle appartient aux réalités du Royaume. C'est pour cela qu'on peut dire : « aujourd'hui, c'est Pâques ». C'est pour cela aussi que la liturgie nous fait entendre au

matin (2ème lecture) du dimanche de Pâques un texte de l'apôtre Paul nous invitant à vivre avec le Christ ressuscité (Col 3, 1-4) :

*« Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire. »*

#### **4.3. Les fêtes de Pâques, l'année liturgique et d'abord chaque dimanche : la célébration du Christ ressuscité**

Que les principaux aspects de la vie liturgique, notamment les fêtes de Pâques et l'année liturgique soient célébration du Ressuscité, est particulièrement vrai non seulement d'abord pour chaque dimanche comme l'affirme la Constitution sur la liturgie de Vatican II au n. 102 :

*« Notre Mère la sainte Église estime qu'il lui appartient de célébrer l'œuvre salvifique de son divin Epoux par une commémoration sacrée, à jours fixes, tout au long de l'année. Chaque semaine, au jour qu'elle a appelé « jour du Seigneur », elle fait mémoire de la résurrection du Seigneur, qu'elle célèbre encore une fois par an, en même temps que sa bienheureuse passion, par la grande solennité de Pâques.*

*Et elle déploie tout le mystère du Christ pendant le cycle de l'année, de l'Incarnation et la Nativité jusqu'à l'Ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte, et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement du Seigneur.*

*Tout en célébrant ainsi les mystères de la Rédemption, elle ouvre aux fidèles les richesses de la puissance et des mérites de son Seigneur ; de la sorte, ces mystères sont en quelque manière rendus présents tout au long du temps, les fidèles sont mis en contact avec eux et remplis par la grâce du salut. »*



## **Conclusion : un « chemin pascal où l'on consent à mourir pour entrer dans la vie**

La formule est de Jean-Paul II dans la lettre du 4 décembre 1988 (rendue publique à Pentecôte 1989) pour le 25ème anniversaire de la Constitution sur la liturgie. Présentant les « principes directeurs » de la Constitution *Sacrosanctum Concilium*, Jean-Paul II évoquait en premier lieu le principe de l'actualisation du mystère pascal dans la célébration de la liturgie :

C'est, en premier lieu, le principe de l'actualisation du mystère pascal du Christ dans la liturgie de l'Église, « car c'est du côté du Christ endormi sur la croix qu'est né l'admirable sacrement de l'Église tout entière ». Toute la vie liturgique gravite autour du sacrifice eucharistique et des autres sacrements, où nous puisons aux sources vives du salut (cf. Is 12, 3). Nous devons donc avoir suffisamment conscience que « par le mystère pascal, nous avons été mis au tombeau avec le Christ dans le baptême, afin qu'avec lui nous vivions d'une vie nouvelle ». Quand les fidèles participent à l'Eucharistie, ils doivent comprendre que vraiment « chaque fois qu'est célébré ce sacrifice en mémorial, c'est l'œuvre de notre Rédemption qui s'accomplit ». Il faut pour cela que les pasteurs les forment avec persévérance à célébrer chaque dimanche l'œuvre merveilleuse que le Christ a accomplie dans le mystère de sa Pâque pour qu'à leur tour ils l'annoncent au monde. La nuit pascale doit retrouver dans le cœur de tous — pasteurs et fidèles — son *importance unique* dans l'année liturgique, au point d'être vraiment la fête des fêtes. Parce que la mort du Christ en croix et sa résurrection constituent le contenu de la vie quotidienne de l'Église et le gage de sa Pâque éternelle, la liturgie a pour première tâche de nous ramener inlassablement sur le chemin pascal ouvert par le Christ, où l'on consent à mourir pour entrer dans la vie.

- a) *C'est un chemin qui consiste à mettre ses pas dans ceux du Christ pour « passer » avec lui par la mort afin de participer à sa vie de ressuscité et ainsi pour le connaître vraiment, c'est-à-dire vivre de sa vie de ressuscité qui transforme nos vies.***

Ce chemin est aussi celui des catéchumènes qui se préparent au baptême. Le baptême n'est pas d'abord une grâce personnelle faite à une personne particulière (même si c'est aussi une grâce personnelle d'entrée dans la communauté des croyants, et en même temps de pardon et de vie nouvelle) : mais le baptême est d'abord un don de l'Esprit Saint à l'Église qui voit ainsi la fécondité du mystère de Pâques dont elle a la garde.

**b) Les célébrations liturgiques nous donnent à entendre à travers les lectures l'accomplissement des Écritures dans le Christ.**

Ce n'est pas un thème parmi d'autres, mais le cœur de la foi chrétienne en tant que confession du Christ comme envoyé définitif de Dieu pour réaliser son plan éternel de salut dans l'histoire des hommes. Les Écritures, toutes les Écritures parlent du Christ comme cela apparaît dans le célèbre récit des Pèlerins d'Emmaüs :

*« Il leur dit alors : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. » (Lc 24, 25-27)*

**c) Ceci concerne le corps**

On peut donc terminer ce parcours en considérant comment les rites du triduum réalisent la Pâque en nos corps. Les rites et notamment les trois rites fondamentaux de la Semaine sainte : lavement des pieds du Jeudi saint, adoration de la croix du Vendredi saint et baptême dans la nuit pascale sont autant de chemins *corporels* pour entrer dans le mystère de Pâques.

Le lavement des pieds du Jeudi saint n'est pas seulement une sorte de théâtre sacré comportant une belle leçon de morale, à savoir l'invitation à se rendre service. Ce rite rend présent le Christ qui par son obéissance se fait le serviteur de l'humanité en lui offrant par sa mort et sa résurrection le chemin du salut. C'est pour cela qu'il est important que ce soit l'évêque ou le prêtre qui préside l'assemblée du Jeudi saint qui effectue ce geste dans lequel un saint Augustin (4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> s.) voyait un sacrement. L'essentiel n'est pas la leçon éthique mais le don de la vie pascale du Christ qui seul nous permet de vivre la charité au nom du Christ.

*L'adoration de la croix le Vendredi saint* n'est pas un geste un peu déroutant de dévotion envers la croix pour nous unir et compatir aux souffrances du Seigneur dans sa Passion. Ce rite qui vient sans doute du IV<sup>e</sup> s. est une proclamation de la victoire du Christ sur la mort. Nous vénérons la croix glorieuse et victorieuse comme l'exprime si bien le célèbre cantique *Victoire tu règneras* (David Julien) et l'antienne latine *Crucem tuam* que la liturgie de Taizé et Jacques Berthier ont mis sur les lèvres de tant de jeunes depuis 50 ans :

*« Crucem tuam adoramus Domine, resurrectionem tuam laudamus Domine. Laudamus et glorificamus. Resurrectionem tuam laudamus Domine. »*

Le fait de placer *le baptême dans la nuit pascale* n'est pas justifié par le fait que c'est une belle fête qui de plus dure trois jours puisque le lundi de Pâques est férié ! Mais parce que la nuit pascale fait mémoire du grand passage du Christ qui nous conduit de la mort à la vie, le baptême comme sacrement de la renaissance pour la vie éternelle est évidemment le sommet de cette célébration. Il faut préciser aussitôt que c'est moins le baptême que les sacrements de l'Initiation chrétienne dont nous avons retrouvé l'unité au moins dans les Préliminaires du *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes* : baptême, confirmation et eucharistie sont un seul sacrement même si sa célébration est déployée dans le temps et par lequel nous entrons dans le mystère de Pâques. On comprend pourquoi cette célébration de la nuit pascale est bien le sommet de l'année liturgique. Avant qu'on ne déploie le triduum, c'était la seule célébration pascale dans laquelle l'Église « passait » avec son Sauveur, le Christ, du jeûne à la fête, de la tristesse à la joie, des ténèbres à la lumière.

Mais ces trois rites ont en commun de nous faire entrer dans la Pâque par la porte de notre être corporel. Célébrer le mystère pascal, c'est confesser le Verbe venu dans la chair pour nous sauver de la mort. Et c'est pourquoi nous confessons dans le symbole des apôtres :

*« Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. »*

Il y a une profonde cohérence entre l'Incarnation et le mystère pascal. Noël et Pâques renvoient au même mystère du Verbe fait chair pour nous sauver. Mais précisément en prenant chair de notre chair, le Verbe de Dieu a rappelé à l'humanité de quel amour nous sommes aimés et quelle est notre dignité de créatures sauvées par la Pâque du Christ.

# Le Dimanche : une responsabilité ecclésiale.

*Fr Patrick Prétot, o.s.b.*

## Introduction

Hier, j'ai ramené nos regards sur le fond de la question du dimanche à savoir la foi chrétienne en tant qu'elle est foi pascale. C'est parce que le Christ est mort et ressuscité comme nous le célébrons chaque dimanche que nous nous rassemblons pour entendre ensemble sa Parole et pour célébrer l'Eucharistie.

D'où la proposition que j'ai exprimée de manière lapidaire en deux phrases :

- Le dimanche n'est pas un problème à résoudre mais un lieu source à retrouver
- Et si le dimanche est bien un lieu source, c'est parce que et seulement parce que c'est une question *de vie ou de mort*.

Il faut faire un pas de plus. Car il ne suffit pas de s'enraciner à nouveau au cœur de la foi, pour découvrir pourquoi nous célébrons le dimanche, pourquoi c'est une question vitale au sens premier du terme. Il faut encore trouver les moyens de vivre le dimanche.

Bien sûr, il ne s'agit pas pour moi de dire : « Voilà ce qu'il faut faire. J'ai la solution : mettez-la en pratique et tout ira bien ». Je me tromperais de rôle. Car ceci est de la responsabilité dernière des évêques mais comme le montre bien la démarche dans laquelle cette session prend place, cela ne peut être sans l'engagement de tous et de chacun à sa place. Disons qu'il n'y a pas besoin d'un synode au sens strict pour pratiquer des démarches de type synodal. De plus, il n'y a pas de solution valable partout et pour tous. Dans un monde pluraliste, les solutions ne peuvent être que diversifiées. Par contre, nous avons à chercher comment rendre plus cohérents les dispositifs pastoraux. Et concrètement ici comment

Ecclesiola peut prendre place dans une vie ecclésiale en mutation rapide et profonde. Pour cela il faut se donner des repères pour agir.

La proposition de ce deuxième exposé peut s'exprimer ainsi : nous ne trouverons pas de solutions au « comment vivre le dimanche » si tous ne se sentent pas concernés. C'est ce qui justifie le titre : « Le dimanche : une responsabilité ecclésiale ». Je suis assez frappé de voir que souvent, spontanément, on pense encore que le dimanche, c'est l'affaire des prêtres qui doivent veiller à l'organisation des messes. Au fond, l'idée est que la messe serait un peu comme une prestation de service, un service public de religion, à la manière dont le maire doit organiser le service de transports scolaires. Ce faisant nous risquons fort d'entretenir le rêve d'un modèle, dont le sociologue Yves Lambert a montré (il y a 30 ans déjà!) qu'il a bien fonctionné dans le passé, mais qu'il s'est défait peu à peu après la seconde guerre mondiale.



## I. Le dimanche est désormais la responsabilité de tous car nous avons changé de monde

Le dimanche a été longtemps un repère de la vie collective. Parce qu'on travaillait à l'époque six jours sur sept – le week-end n'existait pas – le dimanche était un jour identifié comme différent et même de rupture dans le quotidien. Cela se traduisait notamment par le changement de vêtement. On était « endimanché ».

Même si en monde agricole, il fallait vaquer aux obligations nécessaires touchant le bétail, cette rupture était réelle. Au début des années 60, on allait encore demander la permission à M. le Curé, de travailler le dimanche pendant les foins ! Ceci se comprend dans un temps où la religion avait sa place et même pour une part encore, dominait la vie sociale. Ce régime, que l'on qualifie parfois un peu rapidement et de manière simplificatrice, de « chrétienté » apparaît assez bien à travers la chanson d'Edith Piaf et des Compagnons de la chanson, qui fut un grand succès dans les années qui ont suivi la 2ème guerre mondiale. Le texte en a été écrit par Jean Villard, dit Gilles dès 1939. Cette chanson exprime les grandes étapes de la vie des hommes, rythmées par les sonneries des cloches d'un village :

*Village au fond de la vallée, comme égaré, presque ignoré.  
Voici qu'en la nuit étoilée, un nouveau-né nous est donné.  
Jean-François Nicot il se nomme. Il est joufflu, tendre et rosé.  
A l'église, beau petit homme, demain tu seras baptisé.*

*Une cloche sonne, sonne. Sa voix, d'écho en écho,  
dit au monde qui s'étonne: "C'est pour Jean-François Nicot.  
C'est pour accueillir une âme, une fleur qui s'ouvre au jour,  
à peine, à peine une flamme encore faible qui réclame protection, tendresse, amour."*

*Village au fond de la vallée, loin des chemins, loin des humains.  
Voici qu'après dix-neuf années, cœur en émoi,  
le Jean-François prend pour femme la douce Elise, blanche comme fleur de pommier.  
Devant Dieu, dans la vieille église, ce jour, ils se sont mariés.*

*Toutes les cloches sonnent, sonnent,  
Leurs voix, d'écho en écho, merveilleusement couronnent la noce à François Nicot.  
"Un seul cœur, une seule âme", dit le prêtre, "et, pour toujours,  
soyez une pure flamme qui s'élève et qui proclame la grandeur de votre amour."*

*Village au fond de la vallée. Des jours, des nuits, le temps a fui.  
Voici qu'en la nuit étoilée, un cœur s'endort, François est mort,  
car toute chair est comme l'herbe, elle est comme la fleur des champs.  
Epis, fruits mûrs, bouquets et gerbes, hélas! vont en se desséchant...*

*Une cloche sonne, sonne, elle chante dans le vent.  
Obsédante et monotone, elle redit aux vivants :  
"Ne tremblez pas, cœurs fidèles, Dieu vous fera signe un jour.  
Vous trouverez sous son aile avec la vie éternelle l'éternité de l'amour."*

Cette chanson est construite sur les grands événements de la vie : naissance, mariage et mort. Elle reflète un temps où tout le monde ou presque était baptisé, marié, et enterré à l'église. Et pour beaucoup, la messe du dimanche était une obligation évidente qu'on ne discutait pas. On entend encore quelques échos de cette situation dans certains propos aujourd'hui. Comme le dit la présentation du livre sur le site du Cerf, Yves Lambert qui considère « la religion à Limerzel de 1900 à nos jours » a montré que cette civilisation paroissiale était « un monde religieux englobant, où le rythme des activités agricoles s'accordait à celui du temps liturgique, où l'église du village, centre de la vie collective, était *pleine comme un œuf* tous les dimanches, où la figure du « recteur » dominait l'ensemble des rapports sociaux ». En 1985, déjà on relevait l'extraordinaire rapidité avec laquelle ce monde de traditions immuables, avait radicalement changé.

Mais le fait que la chanson ait été reprise récemment par Tina Arena en l'an 2000, dit que nous gardons au cœur la nostalgie de ce monde perdu. Et bien des attachements aux régionalismes et à nos villages disent cela à leur manière. Il faut préciser que dans un monde éclaté, c'est aussi une question de survie. Quand les Éditions du Cerf publient à nouveau en 2007, le livre d'Yves Lambert, on souligne que, près de vingt-cinq ans après sa publication, le livre a pris une « nouvelle densité » : la question n'est plus tellement « l'adaptation du catholicisme breton à un environnement modernisé et sécularisé », mais celle du « devenir même de la matrice chrétienne ».

Ceci éclaire nos questions. Car il ne faut pas s'étonner que nous ayons à chercher à vivre le dimanche « autrement ». Parce que tout simplement, nous ne vivons plus vraiment dans le monde où il était une institution à la fois et inséparablement sociale et religieuse reconnue. Il demeure encore

une institution sociale, et le combat est parfois rude pour les défenseurs de ce jour... dont au moins dans les dernières années, les syndicats semblent être les plus ardents, mais il n'est plus une institution religieuse ayant prise sur la société.

## **2. Un sujet permanent parce qu'il touche le cœur de la vie de l'Église**

Lorsqu'on cherche à répondre à la question de savoir comment vivre le dimanche, on s'aperçoit vite que le sujet a été constamment repris et presque dans les mêmes termes depuis 1945.

L'un des premiers congrès du CPL, réuni à Lyon en 1948 portait déjà sur le sujet avec une grande intervention du P. Congar et la présence engagée du Cardinal Gerlier, archevêque de Lyon à l'époque. Elle était encore au cœur de la réflexion de l'Église de France dans le temps de l'après-Concile, lorsque sous l'autorité de Mgr Coffy, furent publiés durant les années 70, les rapports « Église, signe de salut au milieu des hommes » (Lourdes 1971),

« Tous responsables dans l'Église ? » (Lourdes, 1973) et surtout « Église, assemblée, dimanche » (Lourdes, 1976).

Plus récemment, à partir de 1989, et jusqu'au début des années 2000, sous l'autorité de la Commission épiscopale de liturgie et de pastorale sacramentelle, ce fut le grand chantier du CNPL, qui a conduit au rassemblement de Francheville de novembre 2001, qui, sous le titre

« Eucharistie, Assemblée, Dimanche » tentait de prendre acte des déplacements considérables que l'Église de France a vécus depuis 50 ans dans le domaine de la Pastorale du dimanche.

Le dimanche n'est donc pas une question nouvelle ! On pourrait même avoir l'impression d'une sorte de piétinement voir de paralysie devant le phénomène inéluctable de la diminution de la pratique dominicale, en tenant pour fatalité que les assemblées dominicales diminuent en nombre et qu'elles accusent souvent un vieillissement évident.

En réalité, on peut prendre la permanence de la réflexion sur le dimanche comme un signe positif. Comme ce fut le cas lors du travail sur la catéchèse, considérer ensemble la question du dimanche est en effet une voie royale pour aller ensemble « au cœur de la foi » car précisément, c'est le dimanche qui nous établit comme témoins de Jésus-Christ dans ce monde que Dieu aime et veut sauver. Loin d'un piétinement de la réflexion, le retour régulier de la question du dimanche sur le devant de la scène exprime donc combien il en va du cœur de la vie ecclésiale.



### 3. Une question vitale qui concerne tout le monde

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le dimanche concerne tout le monde : chacun peut et doit se sentir concerné et appelé à devenir témoin du jour du Seigneur, acteur de la proposition du dimanche dans le monde contemporain. Mais si tous peuvent et doivent se sentir concernés, chacun a une responsabilité propre en fonction de sa position ou de sa charge.

- C'est d'abord la responsabilité propre *des évêques*, comme pasteurs et gardiens de la vie liturgique dans le diocèse (cf. Vatican II, *Christus Dominus* 15) : dans un temps de mutations accélérées, la possibilité pour les évêques d'être les gardiens d'une « diversité régulée » des pratiques est décisive. « Diversité » : car les situations sont parfois tellement différentes qu'il est impossible d'appliquer partout un schéma unique. Mais diversité « régulée » car une diversité anarchique risque de mettre à mal la vie des communautés et celle des acteurs pastoraux. Une certaine cohérence pastorale à l'intérieur du diocèse est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que les réalités sont complexes. Il ne faut pas que l'on puisse croire que chacun fait « comme il sent », encore moins « comme il veut » au risque de susciter beaucoup d'amertumes.

- C'est également la responsabilité *des curés* (ou des prêtres modérateurs) en tant qu'ils portent, de manière collective dans le presbyterium, la charge pastorale des paroisses. Dans un temps où il est nécessaire de trouver d'autres voies pour célébrer le dimanche, le rôle propre du curé retrouve une place fondamentale. Car c'est lui qui, comme pasteur d'une paroisse, doit veiller à ce que la vie liturgique édifie la communauté, à ce que *tout* rassemblement soit signe de communion. Parce que le curé est d'abord ministre de la communion, il a au moins la responsabilité de l'organisation des messes que de la qualité ecclésiale de la vie liturgique y compris lorsqu'il s'agit d'une célébration de la Parole. En définitive la responsabilité du curé est que toute célébration soit manifestation de la présence du Christ qui nous appelle à vivre de son mystère pascal, et dont la célébration eucharistique est la manifestation plénière. Tout rassemblement liturgique dans la paroisse est comme polarisé par le rassemblement, source et sommet, qui est l'eucharistie dominicale.

- C'est aussi la responsabilité *des prêtres* (donc y compris ceux qui n'ont pas la charge de curé) en tant qu'ils président les assemblées eucharistiques. Par leur ordination, ils sont configurés au Christ pour conduire le peuple de Dieu à l'écoute de la Parole et à l'action de grâces : ils sont donc les « maîtres de la prière » et leur manière de présider fait du dimanche le jour du Seigneur, le jour du Christ ressuscité. Considérer la question du dimanche, c'est donc parler de la présidence de l'Eucharistie, en tant qu'elle engage « un art de célébrer » au service de la vie spirituelle du peuple chrétien, et à l'image du Christ qui « n'est pas venu pour être servi, mais pour servir » (Mt 20,28).

- C'est la responsabilité *des diacres* qui, comme ministres de la Parole, et témoins d'une Église qui sert, sont appelés à manifester comment le dimanche est le jour de l'homme. Dans un monde où tout semble dominé par la réussite et donc par l'argent en tant que signe de réussite, le diacre peut être témoin privilégié du dimanche comme jour de « re-création ». Par la célébration liturgique, l'homme est recréé par la Parole de Dieu, une parole créatrice car une parole adressée à l'homme et à la femme pour en faire les partenaires d'une alliance comme l'atteste l'œuvre de Dieu au 6ème jour :

*« Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. (...) ». Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. (...) » Et ce fut ainsi. (...) Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait : c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le sixième jour. » (Gn 1, 26-31)*

- C'est enfin la responsabilité de *tous les fidèles laïcs* dans la diversité de leurs statuts et engagements (parents, grands-parents, jeunes, enfants mais aussi laïcs engagés dans l'animation liturgique ou l'animation pastorale) qui par leur « participation active » à la liturgie, font du dimanche ce jour spécifique durant lesquels les fidèles « doivent se rassembler » :

*« pour que, entendant la Parole de Dieu et participant à l'Eucharistie, ils fassent mémoire de la passion, de la résurrection et de la gloire du Seigneur Jésus, et rendent grâces à Dieu qui les « a régénérés pour une vivante espérance par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts » (1 P 1, 3) » (Concile Vatican II, Constitution sur la liturgie, n. 106)*

Par conséquent la responsabilité propre des laïcs dans la question du dimanche ne peut être ramenée aux seuls aspects d'organisation (ouverture des églises, covoiturage etc.) : elle est fondamentale car il s'agit

de nourrir l'être chrétien, un être tourné vers le Père, avec le Fils, dans l'Esprit-Saint. Participer à la liturgie dominicale n'est pas seulement faire acte de présence 55 minutes dans un lieu de culte, mais c'est entrer dans la confession de foi qui s'origine dans le baptême, c'est entrer dans le dialogue entre le Christ et l'Eglise, entrer dans l'alliance avec Dieu par l'écoute de sa Parole et le partage de la table eucharistique. La question est celle de *la foi chrétienne* et pas seulement du lieu et de l'horaire des messes !



#### **4. Parce que tous sont responsables du dimanche, ce qui se cherche aujourd'hui est une question d'avenir pour la mission de l'Eglise.**

Il y a du nouveau depuis quelques années sur la question du dimanche. La diminution radicale du nombre de prêtres, mais aussi – on l'oublie parfois - la diminution et le vieillissement des communautés, a conduit les équipes pastorales à chercher de nouvelles voies pour célébrer le dimanche. Il est difficile de faire un panorama exhaustif de ces recherches. Mais on peut au moins relever quelques expériences.

Les « messes des familles » visent à mieux correspondre aux attentes des plus jeunes.

Les dimanches « autrement » proposent catéchèse, expérience de *lectio divina* ou encore ressourcement spirituel ; dans certains endroits, on tend à lier célébration et convivialité afin de favoriser des rencontres communautaires plus riches et, par ce moyen, à rendre les communautés accueillantes à ceux qui demeurent « au seuil » de nos églises.

Par ailleurs dans les aumôneries et les mouvements, en pastorale de la santé où dans les résidences de personnes âgées et les aumôneries de prisons, des efforts sont faits en vue de renouveler la manière de célébrer le jour du Seigneur.

La messe télévisée est également bien plus qu'une célébration pour ceux qui ne peuvent participer aux assemblées chrétiennes en raison de l'âge ou de la maladie. Elle touche aussi bon nombre de chercheurs de sens, qui y trouvent une occasion d'entendre le message chrétien.

Enfin se développent aujourd'hui des formes de célébrations non eucharistiques qui trouvent leur dynamisme dans l'écoute communautaire de la Parole de Dieu. Cette recherche qui reprend d'une autre manière ce qui a été vécu avec les Assemblées dominicales en l'absence de prêtres est encouragée par la Lettre Apostolique de Benoît XVI *Verbum Domini*. Par ailleurs, la liturgie des Heures retrouve à certains endroits, sa place de « prière de l'Eglise ». Ces formes de rassemblement ne doivent pas être considérées comme des rassemblements sans véritable valeur car ce sont d'authentiques moments de rencontre privilégiée avec le Christ, car comme le souligne le Concile Vatican II « c'est Lui qui parle tandis qu'on proclame les saintes Écritures ».

## **5. L'expérience du dimanche dans un temps de mutations**

Nous sommes souvent témoins de beaucoup de dévouements au service du dimanche.

Nombreux, et avec des engagements très divers, se dévouent au service des célébrations dominicales. On pense bien sûr aux équipes liturgiques, aux chantres et musiciens, aux servants d'autel, mais aussi à tous ceux qui parfois, à travers des services discrets, contribuent à ce que le rassemblement dominical soit vraiment un lieu de vie. On peut rendre grâce pour la fidélité et la générosité de ceux qui permettent aux rassemblements dominicaux d'être des lieux de vie. Le dimanche devrait être véritablement source de joie, expérience de rencontre, et surtout découverte toujours renouvelée de l'appel du Christ qui retentit : « Viens suis-moi ».

Toutefois, nous ne pouvons également oublier que le dimanche constitue aujourd'hui un réel défi. Pour les prêtres, diacres et équipes d'animation pastorale, qui portent avec l'évêque, la charge de la vie des communautés, le souci des célébrations dominicales demande une grande énergie : pour faire face aux évolutions actuelles rapides, il faut inventer de nouveaux chemins alors que rien ne semble acquis et que les essais de solutions sont promis à une usure accélérée.

Les transformations provoquées par le regroupement des paroisses, par la mobilité des personnes et bien d'autres facteurs, obligent chaque année, à devoir « refaire communauté ». Cette exigence peut engendrer fatigue et lassitude. La fragilisation des communautés, la difficulté pour les plus jeunes d'y trouver leur place, la dispersion voire parfois l'isolement des chrétiens sont réels : les défis pastoraux sont donc importants, et cela aussi bien en ville que dans les campagnes, même si les questions se posent assez différemment selon les situations locales.

Si l'on peut saluer le courage et la persévérance de tous ceux qui font vivre les assemblées, on ne peut ignorer que les conditions concrètes ne sont pas favorables et que l'indifférence et parfois l'incompréhension, pourraient inviter à baisser les bras. C'est bien pourquoi l'heure est à s'aider mutuellement pour relever ces défis.

Car c'est précisément parce que les chrétiens sont moins nombreux et que les taux de pratique dominicale sont faibles, que nous ne pouvons considérer les tendances actuelles comme une fatalité devant laquelle nous ne pourrions rien faire. Nous ne pouvons pas plus nous lamenter sur l'affaiblissement du sens du dimanche et la disparition des anciennes manières de le vivre. Il convient désormais de parler avec clarté des enjeux du rassemblement dominical comme le faisait d'ailleurs ... déjà l'auteur de la Lettre aux Hébreux ! :

*« Soyons attentifs les uns aux autres pour nous stimuler à aimer et à bien agir. Ne délaissions pas nos assemblées, comme certains en ont pris l'habitude, mais encourageons-nous, d'autant plus que vous voyez s'approcher le Jour du Seigneur. » (He 10, 24-25)*



## 6. Des repères pour un discernement

On peut noter que les expériences nouvelles requièrent beaucoup d'efforts de la part de ceux qui essaient de les mettre en œuvre. Et en raison même de la générosité que cela exige, il n'est pas toujours aisé de procéder à des évaluations qui essaient de repérer les fruits que portent, dans la durée, ces initiatives. Or ces évaluations sont essentielles pour éviter un éclatement de la pastorale mais aussi parce que le succès apparent d'un début peut révéler de nouvelles questions.

Sur ce point, il convient sans doute d'éviter deux attitudes opposées mais qui aboutissent au même résultat à savoir l'immobilisme et le découragement des bonnes volontés.

La première consiste à chercher immédiatement l'objection à l'égard de toute proposition nouvelle. Dans une discussion, il arrive que certaines personnes jouent ce rôle de détecteur de faille. Devant une proposition, il conviendrait de commencer d'abord à détecter ce que celle-ci peut apporter à la vie de la paroisse et des personnes, avant de voir les difficultés qu'elle pourrait engendrer.

La seconde consiste à refuser tout questionnement pour ne pas peiner ceux qui ont mis en œuvre une proposition au risque de forcer une manière de faire.

Discerner sur ces questions, c'est sans doute avant tout accepter de peser les arguments, de considérer différents points de vue (celui d'une personne âgée n'est pas celui d'un jeune de 20 ans, mais celui du prêtre qui préside n'est pas celui de la personne qui anime le chant). Concrètement, il est sans doute préférable que les rencontres d'évaluation soient animées par une personne qui connaît la question mais qui soit extérieure à la paroisse de manière à pouvoir faire jouer cette diversité de point de vue.

## 7. Des repères pour des temps nouveaux

Depuis quelques années, la recherche de ces nouvelles voies pour célébrer le dimanche a déjà conduit à bien des discussions dont on voit émerger trois repères fondamentaux.

1) La célébration eucharistique présidée par un prêtre, est le lieu où se manifeste en plénitude la mission de l'Église qui est d'annoncer au monde le mystère pascal du Christ. En elle se conjugue les trois dimensions de la vie de l'Église : l'annonce la Bonne Nouvelle (*martyria*), la célébration du salut (*leitourgeia*) et le service des frères (*diakonia*). L'Eucharistie ne se « remplace » pas et chaque dimanche, tout chrétien doit se sentir invité à participer à la messe.

2) Lorsque la participation au rassemblement eucharistique s'avère trop difficile, il est souhaitable d'envisager des célébrations de la Parole comme le Concile lui-même et, à sa suite, l'Exhortation Apostolique *Verbum Domini*, y invitent. Mais ces célébrations ne peuvent sans risque être transformées en partage d'Évangile ou en exercice de *lectio divina* même si ces expériences ont une vraie valeur ; les célébrations de la Parole doivent demeurer des célébrations liturgiques ce qui revient à dire qu'elles doivent suivre un schéma rituel codifié afin de manifester la dimension ecclésiale (et non privée) de ces rassemblements. Pour respecter la nature propre de ces célébrations de la parole, il apparaît clairement, comme ce fut le cas progressivement pour les ADAP, qu'il n'est pas souhaitable, sauf exception (par ex. maisons de personnes âgées), de distribuer la communion.

3) Tout rassemblement dans une paroisse donnée est sous la vigilance du curé, et en communion avec l'évêque. C'est dans le cadre d'une véritable mission ecclésiale reconnue que des laïcs conduisent ces célébrations.

On peut aussi rappeler les neuf points d'attention que soulignait le document CNPL publié en novembre 2002 :

1) Tenir ensemble « service public » et « communauté conviviale»

On ne peut privilégier le petit groupe des pratiquants réguliers au détriment de ceux qui viennent par hasard et souhaitent parfois rester à distance pour ne pas s'engager trop vite. L'assemblée liturgique est par nature ouverte à tous : car c'est le Christ qui appelle « qui il veut ». C'est la diversité des types de rassemblement qui devrait permettre de tenir cette tension.

2) Tenir ensemble « proximité » et « regroupement »

A la manière de Mgr David, ancien évêque d'Evreux, on peut dire qu'on ne peut se résoudre à quelques oasis au milieu du désert. Mais c'est sans doute ce point qui est, en monde rural, la source des plus grandes tensions. Comment à la fois favoriser le rassemblement pour que les célébrations soient vivantes et en même temps faire vivre les communautés locales même très réduites pour qu'elles puissent être signe au quotidien ? C'est la diversité des temps de rassemblements qui devrait permettre de tenir cette tension.

3) La justesse des décisions dépend aussi de la manière dont elles sont prises.

« Une décision techniquement pertinente ne sera bonne que si elle est prise ecclésialement »

4) Tenir ensemble attention aux pratiquants réguliers et occasionnels

Cette tension invite notamment à être attentif au répertoire des chants pour les grandes fêtes ou la célébration de la profession de foi. Le chant est non seulement l'un des lieux de la mémoire, mais aussi l'un des moyens les plus simples pour accueillir vraiment.

5) Tenir ensemble « attachement à un lieu » et « mobilité »

Dans un monde qui privilégie la mobilité, il ne faut pas oublier que les églises de village sont aussi des lieux de mémoire pour les personnes et pour les familles. Cette tension invite à mieux prendre en compte cet aspect dans la pastorale sacramentelle (baptême, mariage notamment) et celle du deuil ; elle touche aussi les questions de patrimoine, d'art sacré et de l'entretien des églises.

6) Favoriser la relecture et le discernement pastoral

« Il nous faut éviter de nous laisser mener par l'urgence ; et pour parvenir à conduire une pastorale, il nous faut nous arrêter pour « relire » ce qui se passe et ce que nous faisons (...) Beaucoup en sont aujourd'hui convaincus, mais il manque encore le savoir-faire ». C'est ici que se situe l'importance d'un service diocésain de Pastorale Liturgique qui n'est pas seulement un service de formation mais ce vis-à-vis sans lequel la relecture ne se fera pas. Veiller à proposer une expérience « intérieure »

Dans un monde en quête du spirituel, le dimanche est par excellence le jour où les chrétiens témoignent du primat de Dieu : « afin que notre vie ne soit plus à nous-mêmes mais à lui qui est mort et ressuscité pour nous ... ». Ce critère invite fortement à considérer la qualité spirituelle des rassemblements, à ce que la Parole de Dieu soit perçue comme Parole adressée par Dieu à son Peuple qui écoute, à ce que la prière eucharistique soit perçue comme prière dite par le prêtre seule pour signifier que c'est la prière du corps du Christ qui est l'Eglise, à ce que les silences soient lieux d'écoute et de communion.

#### 7) Faire place aux jeunes

Ce critère est trop souvent à tort l'occasion de mauvaise culpabilité, de découragement voire d'angoisse devant l'avenir. Positivement, il invite plutôt à ce que catéchètes, responsables d'aumôneries et de mouvements de jeunesse (scouts etc.) pensent à partir de l'assemblée dominicale : où les jeunes peuvent-ils entendre qu'ils ont leur place dans l'assemblée dominicale ? Et le meilleur moyen de leur signifier ceci est-il de les mobiliser pour « faire quelque chose » ? Les grands rassemblements diocésains, mais aussi les célébrations de profession de foi ou d'autres rassemblements doivent être analysés à partir de la Pastorale du dimanche et non à partir du seul critère de nombre ou d'opinions positives...

#### 8) Prendre en compte la fonction sociale du rassemblement dominical

Le rassemblement dominical est parfois devenu l'un des rares lieux de rencontre dans certaines zones rurales. Il est possible que cette situation soit une chance nouvelle à saisir pour le dimanche des chrétiens.

## Conclusion

Le dimanche est un trésor, mais c'est aujourd'hui, en même temps, un grand défi : si avec d'autres facteurs, la notion « d'obligation » a contribué dans le passé au maintien de la pratique, il faut bien reconnaître que cette notion n'est plus vraiment comprise aujourd'hui. Cependant, on peut rappeler que la notion d'« obligation dominicale » ne renvoie pas à une loi imposée de l'extérieur. C'est au contraire la traduction d'une sagesse de vie : le précepte a pour fonction de préserver la vie de la communauté.

Cette conviction se heurte aussi à la difficulté actuelle de se reconnaître comme membre d'une communauté de croyants. L'homme contemporain adopte volontiers une vision où le choix personnel occupe la première place. Les mentalités rejoignent les rythmes de vie (départs en vacances ou en week-end) pour fragiliser l'idée que si l'on manque à la messe, on manque dans la communauté. Il ne suffit donc plus d'inviter à venir à la messe du dimanche : il faut montrer que le rassemblement dominical est une nécessité vitale et non une option.

Nous pouvons cependant avancer avec confiance. Car si ensemble, nous essayons de porter l'avenir des communautés chrétiennes, quelque chose d'étonnant peut se dessiner. Et si nous ne voyons pas clairement les contours de ce qui émerge sous nos yeux, nous pouvons être sûrs que nous ne sommes pas seuls comme le rappelle la parole du ressuscité :

*« Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Quand ils le virent, ils se prosternèrent, mais certains eurent des doutes. Jésus s'approcha d'eux et leur adressa ces paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ! De toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » (Mt 28, 16-20)*

## Le dimanche, jour de l'Homme

*Gilles Rebêche, diacre*

Pour les pauvres, le dimanche est toujours un jour difficile. C'est le jour de la solitude, le jour de l'attente. Liliane, une personne en grande précarité me disait ces jours-ci : « Dimanche dernier, j'ai pris des cachets car j'ai voulu dormir toute la journée. C'était trop long, je savais que je ne verrai personne. Mon assistante sociale était en congés, l'accueil de jour était fermé, j'ai préféré dormir. » Alors, que veut dire célébrer le dimanche en communion avec les pauvres, les petits, les exclus, les malades, ceux qui ne sont pas considérés ? Eh bien précisément, célébrer le dimanche, c'est reconnaître que ce jour est le jour de l'Homme, le jour où l'on récapitule dans sa vie le goût de l'autre, le jour où l'on se rappelle qu'il faut redonner la place au pauvre, le jour où l'on réapprend le temps de l'hospitalité. Car le dimanche, c'est vraiment le commencement. Saint Grégoire de Nysse, un des Pères de l'Eglise, présentait la vie chrétienne comme un mouvement où nous étions invités les uns et les autres, à aller de commencement en commencement.

Pour beaucoup de personnes malmenées par la vie, elles finissent par avoir honte d'elles-mêmes. Elles se croient irrécupérables comme si tout était joué, et elles en perdent l'estime d'elles-mêmes. Le dimanche est précisément comme une nouvelle genèse, comme un commencement, un jour où l'on réapprend à s'émerveiller, un jour où l'on retrouve le b.a.-ba de la foi. Dans le livre de la Genèse, quand Dieu crée le monde, il part du chaos, et pour beaucoup de personnes, leur vie est comme un chaos, un tohu-bohu, tout est mélangé. Il faut redonner du temps au temps, il faut réapprendre à s'émerveiller : « Il y eut un soir, il y eut un matin, et Dieu vit que cela était bon ». Il faut réapprendre à nommer les choses, à appeler la nuit : nuit, le jour : jour, et ne pas tout confondre dans la dépression, dans l'absence de repères. Le dimanche est un jour où l'on réapprend ce rythme des commencements.

Quand je célèbre l'Eucharistie au côté du prêtre le dimanche, et que je lève la coupe comme diacre, je suis toujours émerveillé, ému de lever les bras en portant cette coupe qui rappelle la coupe de tous ceux qui n'en peuvent plus, de ceux qui en ont ras le bol, qui boivent la coupe jusqu'à la

lie, à cause de leur douleur, de leur souffrance, de leur mésestime d'eux-mêmes et des autres. Mais élever la coupe me rappelle qu'avec eux, en ce dimanche, nous n'allons pas baisser les bras, qu'avec eux, nous allons retrouver le goût de la joie, le goût de la persévérance. Nous allons être capables de relire nos vies en redécouvrant les motifs d'action de grâce sans nous enfermer sans cesse dans l'histoire de nos erreurs, de notre péché. Elever la coupe du Salut le dimanche, c'est faire de ce jour un jour de l'Homme, un jour où le serviteur souffrant a mis radicalement la mort et le mal hors jeu. Célébrer le dimanche, c'est redire comme le psalmiste : « Que les pauvres m'entendent et soient en fête ».

Quand j'ai le bonheur à la Cathédrale de Toulon de pouvoir célébrer le samedi soir les vigiles du grand jour du dimanche, en commentant la Parole de Dieu grâce à la lectio divina vécue dans la semaine, et quand je vois dans l'assemblée des visages de personnes d'origine sociale différente avec des itinéraires psychologiques, professionnels, existentiels si différents, je réalise combien j'ai le bonheur d'entrer dans le jour de l'Homme, ce jour où l'on réapprend la résistance spirituelle, la résistance sociale pour ne jamais baisser les bras et relire nos vies à travers la Parole de Dieu. Réaliser que toutes nos histoires, si compliquées soient-elles, si complexes soient-elles, peuvent devenir des histoires saintes, des histoires saintes parce qu'elles se relisent avec la manière dont Dieu les relit.

Et le dimanche est comme un point d'étape qui nous permet de nous reposer, de redémarrer. Un ami psychiatre me disait que le mot repos voulait dire se re-poser, se poser autrement. Nous avons tous besoin dans la frénésie de nos vies de nous re-poser, de nous poser autrement pour nous interroger sur la place que nous donnons au plus fragile, sur la qualité de nos relations, sur le soin que nous prenons dans le goût des autres. Le dimanche est un temps béni qui nous permet de redécouvrir cet alphabet, cette conjugaison de l'hospitalité, de la Visitation, de la louange. Oui, nous avons vraiment besoin de nous re-poser pour démarrer jour après jour comme un premier jour. Célébrer le dimanche c'est accueillir dans nos vies cette force de l'Esprit qui nous permet jour après jour de sanctifier le temps de notre histoire et de ne pas la vivre comme une monotonie ou comme un engrenage de situations inéluctables. Souvent, à la fin de la messe dans la liturgie eucharistique, j'ai le privilège de pouvoir purifier les vases sacrés en recueillant toutes les miettes du corps du Christ. Bien sur, je le fais avec concentration parce que ce sont les parcelles du Corps du Christ, mais à chaque fois je suis

ému, touché de réaliser que d'une certaine manière, ces miettes évoquent toutes les existences en miette, tous ces gens qui n'ont pas pu se rassembler le dimanche, parce que ils se sentent exclus de la communion, ils se sentent loin de la communauté des croyants, parce que leur vie est devenue trop compliquée ; ils sont pris entre la révolte, la colère, la lassitude. Ces miettes du Corps du Christ, comme une seconde communion, m'invitent à aller les rejoindre dès la fin de la messe, dès les jours qui viennent, pour retisser cette communion recommencée chaque dimanche. Parce que le Corps du Christ, c'est aussi un Corps en miette et le dimanche est l'occasion d'en prendre la pleine mesure.

Oui, le dimanche fait de nos semaines des semaines saintes. Le dimanche évoque non seulement Pâques, mais il évoque tout le Triduum Pascal. Nous sommes ensemble projetés dans ce projet de Dieu qui nous entraîne plus loin que nous-mêmes. Alors gardons au cœur, gardons dans nos agendas, gardons dans nos convictions l'importance de célébrer le dimanche. Car c'est le jour où l'on passe de la plainte à l'action de grâce ; on ne s'enferme pas dans les regrets éternels, on ne s'enferme pas dans les difficultés que l'on ressasse sans cesse. C'est le jour où en remettant ses pendules à l'heure, nous retrouvons le goût de la Genèse, le goût de l'émerveillement, l'entrain pour voir que le monde, la société dans les douleurs de l'enfantement est en train d'advenir à quelque chose d'inouï, de nouveau. Le don que le Père nous fait par sa Parole, le don que le Père nous fait par son Esprit Saint, et par cette communion incroyable avec la personne du Christ ressuscité, c'est le Verbe de toute éternité qui vient s'incarner dans chacune de nos existences, de nos histoires, dès aujourd'hui, jusqu'à la fin des temps.

Ensemble, entrons dans le dimanche et que ce dimanche soit pour nous un dimanche de communion, de communion avec tous ceux qui sont les plus fragiles. Je le dis souvent à mes collaborateurs dans le monde caritatif et humanitaire, pour un chrétien, ce qui s'oppose à l'exclusion, ce n'est ni l'insertion, ni l'intégration, mais c'est la communion. Etre capable de vivre avec, de redécouvrir le vivre ensemble intérieur qui ne se fabrique pas mais qui se reçoit d'en haut

Bon dimanche à tous, bonne célébration de ce temps des commencements.



La Compagnie du Sablier présente à CREST (Drôme)

# Qui es-tu ?

VENDREDI 25 AOÛT

20H45

EGLISE SAINT-SAUVEUR DE CREST



## L'Évangile selon Saint Jean

dit par **GÉRARD ROUZIER**, comédien

Avec l'ensemble vocal **Anastasis** dirigé par Jean Philippe Fourcade  
Chants d'Orient et d'Occident



Crest 2017  
Ecclesiola

Coordination artistique : Nathalie Lockhart

Entrée libre

Pour tout renseignement complémentaire contacter [communaute.ecclesiola@gmail.com](mailto:communaute.ecclesiola@gmail.com)